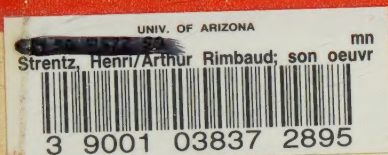


PQ  
2387  
R5  
Z895  
1927  
mn



# Arthur RIMBAUD

SON ŒUVRE

*Portrait et Autographe*

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE  
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE



PARIS

Editions de LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE  
(Ancien Carnet Critique)

16, Rue José-Maria de Heredia, 16

—  
Téléphone : Ségur 38.43















Digitized by the Internet Archive  
in 2026







IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE  
DIX EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE  
VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE  
1 A 10.

Tous droits réservés pour tous pays.  
*Copyright 1927 by*

LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE  
PARIS

**Arthur**  
**RIMBAUD**

## DU MÊME AUTEUR

---

*A la même librairie :*

Paul Verlaine, son œuvre (collection des Célébrités d'hier).

*Chez d'autres éditeurs :*

Premières Odes.

Le Regard d'Ambre.

Images simples et ferventes.

La Mer nuptiale.

Les Amants sur la Rive.

Théâtre de Hans Pipp.

Nouveau Théâtre de Hans Pipp.

Gérard de Nerval.

### THEATRE JOUE

Le Docteur Monstre (*L'Antenne, Bruxelles*).

L'Enfant de la Lune (*Art et Action*).

Apollon, prince des poètes (*Théâtre de la Licorne*),



Henri STRENTZ

---

# Arthur RIMBAUD

SON ŒUVRE

*Portrait et Autographe*

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE  
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE



PARIS

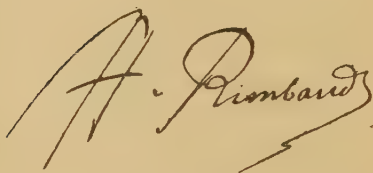
Éditions de LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE  
(Ancien Carnet Critique)

16, Rue José-Maria de Heredia, 16

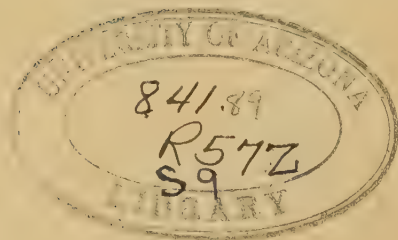
Téléphone : Ségur 38.43

*Les deux pages suivantes forment la reproduction exacte d'un feuillet sur lequel Paul Verlaine avait dessiné le portrait de Rimbaud et pris des notes en vue de l'édition des œuvres du poète.*

(Autographe appartenant à M. F. A. Cazals et aimablement communiqué par lui.)

A handwritten signature in dark ink, reading 'A. Rimbaud'. The signature is fluid and cursive, with a long, sweeping underline that extends to the right.

Signature d'Arthur Rimbaud



~~Soncourt~~ ———

~~Dorson~~

Thomas

Veneron (Petit Ardennois)

~~Stille~~

~~Delahaye~~

~~Korin~~

Zola ———

Lizeray

Fried Rimbaut //

~~15 Cornuilly~~

Caine

Les Voyelles ——— 14

raison du soir ——— 14

Les assis ——— 44

Les effarés ——— 36

Le chercheuse de poux ——— 20

Bateau ivre ——— 100

228

Les 1<sup>ers</sup> comm. 136

~~Pêti de femme~~ 12

Le cœur volé 12

Paris de république 60

Poisson perdu 14

364

|                     |            |
|---------------------|------------|
| Michel et Christine | 472        |
| Bruxelles           | 28         |
| Honte               | 28         |
|                     | 20         |
|                     | <u>548</u> |



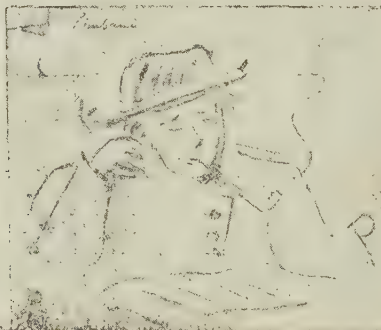
Noté par Réganay

Comptes de la 1<sup>re</sup> année

Sigis

- vers (1811)

allé





# Arthur RIMBAUD

---

Si l'on veut jouir d'une vision synthétique des Ardennes, c'est sur le plateau d'Asfeld, qui domine la ville de Sedan, qu'il faut venir la chercher. Là, s'élève, au-dessus de croulants remparts, une vieille caserne quadrangulaire et basse devant un terrain d'exercices. Le panorama d'une grandiose cuvette creusée de vallonnements s'y offre aux yeux. Sedan, avec ses maisons de pierre coiffées d'ardoises, ses monuments, ses fabriques de drap, ses usines, ses casernes, en occupe le fond. Ville grise de somnolent labeur qui a gardé de sa suprématie protestante au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle une empreinte austère. Ville de garnison, dragons et fantassins, d'où monte à chaque instant l'appel d'un clairon, le roulement d'un tambour, à faire frémir d'aise les séculaires moellons du château des comtes de La Marck et qui virent naître Turenne. Hors ses limites, devant soi, à droite, à gauche, grimpent des flancs de collines quadrillés de cultures et coupés de routes, de chemins ocreux, conduisant à des villages demi-deuil du Nord, nimbés d'industrielles fumées : fouleries, forges, brasseries... En face, les hauteurs boisées de la Marfée et de Fresnois d'où plonge, vers notre armée à l'agonie, le regard rapace et satisfait de Bismarck. A droite, luit, sinueuse, au milieu d'un lit de prairies que couvrent ses crues, une Meuse idyllique enfermant, dans une étroite boucle, la presque île mamelonnée d'Iges. Endroit poignant du camp de la Misère, que domine, tout à côté, sur fond bleuâtre des hautes futaies de la frontière belge, le clocher de Floing, marquant le souvenir d'une chevauchée inoubliable. A gauche, sous des nuages mouvants, semblent encore se consumer les toits de Bazeilles... Un esprit soucieux veille sur ce pays de défense, sur cette vallée aux déchirures dénonçant à la croupe d'une colline une recherche avide.

Ainsi se révèle « ce sombre pays d'Ardennes » ainsi que l'a qualifié Michelet, qui avait par sa mère du sang d'Ardennais dans les

veines, — sombre comme s'il gardait incurablement l'ombre de sa légendaire forêt disparue.

Au bord de ce plateau, au-dessus des remparts démantelés qui le soutiennent, imaginons, allongé dans l'herbe, un humble lignard bicolore d'avant-guerre, caserné en ce lieu, lisant un livre à couverture orange édité par Vanier : *Les Illuminations*. Exilé de la grand'ville, il se dilate dans cette puissance visionnaire, se tonifie de l'accent de ces sarcâsmes, de ces reniements, y trouvant un réconfort à ses grises misères de reclus. Son « cœur est plein de caporal » à lui aussi. Il regimbe, mais il accepte. Immobile, avec son pantalon garance, sa capote bleue, ce soldat joue assez bien le rôle du *Dormeur du Val*, moins les « deux trous rouges au côté droit ». Il est saturé du grand drame qui s'est dénoué là et livré aux forces occultes que dégage ce paysage marqué par le destin. Parfois, ses yeux se portent vers la trouée vaporeuse qui aurait pu être le salut de la France et où se trouvent le berceau et le tombeau de son poète. « Des prés de flamme bondissent jusqu'au sommet du mamelon. A gauche, le terreau de l'arête est piétiné par tous les homicides et toutes les batailles, et tous les bruits désastreux filent leur courbe... » (1). Fulgurant et suggestif chaos ; accord des puissances de plein air et souterraines de ce lieu ; combat des anges et des démons dans l'ancre d'un Maugis moderne. Le drame de la terre mêlé au drame des hommes. Ce poète ne pouvait naître que là, sous ce ciel sévère.

Sûr de son choix, le soldat solitaire se délecte de la franchise insolente et de la parole prophétique du sorcier adolescent qui a pris une place si importante dans les Lettres d'aujourd'hui.

---

1. *Les Illuminations*.

Passant considérable.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud est né à Charleville le 20 octobre 1854 chez son grand-père maternel Nicolas Cuif, au premier étage d'une étroite maison à trois étages de la rue Napoléon, n° 12, aujourd'hui rue Thiers. La boutique d'un libraire, marchand de livres, en occupait et en occupe encore le rez-de-chaussée. Après le baptême, il fut mis jusqu'à son sevrage en nourrice dans un ménage de cloutiers, à Gespunsart, sur la frontière belge. Sa mère appartenait à une famille depuis des siècles installée dans les Ardennes. C'était une grande femme maigre, aux fortes mains de filles de laboureurs, sans tendresse et pieuse, autoritaire, esclave du devoir et économe de ses deniers. Son père, Frédéric Rimbaud, d'ascendance paternelle bourguignonne, né à Dôle (Jura) en 1814, était un officier d'infanterie sorti du rang. Il avait pris part à la conquête de l'Algérie et longtemps mené la vie vagabonde des bureaux arabes. A l'issue de la guerre de Crimée, il était venu se réinstaller en France, à Givet, puis à Mézières, capitaine au 47<sup>e</sup> de ligne, et s'y était marié. Enfin, en 1860, après différents séjours en compagnie de sa famille dans d'autres garnisons, il se fixa à Charleville, dans la faubourienne rue de Bourbon où sa femme mit au monde son dernier enfant, une fille : Isabelle. En 1865, le capitaine se sépara de sa femme à l'amiable. Le caractère entier de celle-ci, leurs désaccords au sujet de l'éducation des deux garçons et des deux filles, en fut le prétexte avoué. Il se retira alors à Dijon et y mourut en 1878. Arthur, l'avant-dernier né, atteignait à peine sa sixième année au moment de cette rupture. C'était un enfant d'aspect frêle, aux cheveux chatain-clair, dont le visage ovale et pâle, rosé aux pommettes, éclairé, sous le front large et haut, d'admirables yeux « à l'iris bleu entouré d'un anneau plus foncé, couleur de pervenche (1) ».

---

1. Ernest Delahaye : *Rimbaud*.

exprimait l'intelligence et la volonté. Vers sa huitième année, Arthur et son frère aîné, Frédéric, entrèrent comme externes dans une institution de la ville où ils reçurent les premières notions de latin. On possède du passage de Rimbaud en cet endroit une narration française assez piquante, sinon par la forme du moins par l'esprit qui la dicta. Le choix d'une carrière était le sujet imposé aux élèves.

Arthur, après avoir brossé un tableau poétique de sa région baignée par la Meuse, esquissé la biographie des siens, montré l'inanité des études d'histoire et de géographie par d'audacieuses remarques, s'en prend aux Latins et à leur classique prestige : « Quel mal leur ai-je fait pour qu'ils me flanquent au supplice ?... Passons au grec. Cette sale langue n'est parlée par personne, personne au monde !... Ah ! saperlipote de saperlipopette ! » Et il se prononce sur le métier de son goût : « Saprissi ! moi je serai rentier ; il ne fait pas si bon de s'user les culottes sur les bancs, saperlipopettouille ! » Ce ton le campe déjà.

A 11 ans, il entre en Septième au collège de Charleville et, dans la même année, rejoint son frère en Sixième. Sa précocité, dénonce un être d'exception. Ses prouesses de jeune latiniste entr'autres émerveillent professeurs et élèves. A la rentrée, il saute deux classes par dessus le dos de son frère qui, lui, redouble sa Sixième. Il brille aussi en « instruction religieuse » ; sa foi est ardente. La défense à coups de pieds et à coups de poings, dans la chapelle du collège, d'un bénitier profané par les « grands » en folie, lui vaut même la qualification de « sale petit cagot ». Peu commode avec ses camarades, il se rend tout de même sympathique, en baclant à qui le veut thèmes et versions. Chaque année, à la distribution des prix, son nom se répète, sauf pour les mathématiques, aux plus beaux endroits du palmarès. Bref, il est le phénix de l'établissement ; et son orgueilleuse mère, qui ne rêve « que richesse et puissance » (1), ne doute pas du bel avenir qui l'attend. Mais, s'il montre des dispositions aussi encourageantes pour l'étude, il n'en est pas moins un garçonnet qui a, comme on dit, le diable dans le ventre. Il cache mal les

---

1. Lettre de Rimbaud à P. Demeny, août 1871.

impatiences de sa nature rétive et les révoltes que lui inspire, en particulier, l'autorité d'une mère « aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb (1) ». Sa mère ! la seule volonté capable de le contraindre et qui semble se délecter de sa rigueur vis-à-vis de ce fils uniquement épris de liberté. On dirait que la lutte à laquelle a renoncé le capitaine, continue entre cette femme rigide et son petit rejeton cantonné dans un orgueil — qu'il tient d'ailleurs de son antagoniste — chaque jour excité par ses succès scolaires. Et c'est un état constant de rébellion que l'enfant, se sentant le moins fort, dissimule sournoisement en feignant l'obéissance :

Et la Mère, fermant le livre du devoir,  
S'en allait satisfaite et très fière sans voir,  
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,  
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Répugnances qu'il réprime d'une lèvre déjà amère.

Tout le jour, il suait d'obéissance ; très  
Intelligent ; pourtant des tics noirs, quelques traits  
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies (2).

Encore un portrait de la plume où sa sincérité éclate. Cependant, qui croirait qu'il couve en lui un tel besoin d'indépendance quand, le dimanche et le jeudi, il se rend, à l'église ou au marché, avec ses frères et sœurs, tous chaussés de gros souliers, en costumes surannés taillés par la mère dans la même pièce d'étoffe achetée au rabais, les deux filles devant, les deux garçons derrière et se tenant par la main, en petite troupe que suit à quelques pas Mme Rimbaud, un œil sévère fixé sur son escouade ? Spectacle qui fait chaque fois l'amusement des voisins et des passants, ce qui ne dût pas échapper à l'œil déjà perspicace de l'enfant.

Une crainte surtout lui inspire « les blafards dimanches de décembre » cloîtré entre les quatre murs familiaux.

---

1. Lettre déjà citée.

2. *Les Poètes de sept ans*.



Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,  
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou (1).

Ah ! cette Bible à la tranche vert-chou ! Souvenons-nous en : c'est peut-être à sa longue fréquentation que l'on devra imputer le ton prophétique des pages les plus suggestives de la maturité littéraire de Rimbaud. Mais, vite, il la rejetait pour se repaître de visions chères à son cerveau avide d'espace et de soleil. Alors,

Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles  
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,  
Font leur remuement calme et prennent leur essor (2).

A moins qu'il ne s'abimât dans la lecture de quelque livre de voyages farci d'images exotiques, pendant que les fourmis qui harcelaient les jambes vagabondes de son père le faisaient trépi-gner d'impatience.

Qu'y a-t-il à Charleville pour influencer sur la formation d'un enfant dont les yeux et l'esprit dévorants réclament une abondante diversité ? Des restes de vieilles fortifications ; une Meuse qui glisse, sinueuse, hérissée de joncs, vers la Belgique ; un unique jardin public, chétif et poussiéreux, devant la gare ; et une place, la place Ducale ou Centrale, « bâtie en 1605, dans un fort grand style, par Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, et qui est la vraie sœur de notre place Royale de Paris », note hâtivement Hugo en route pour les bords du Rhin avec Juliette Drouet. Mais il y a aussi, tout à côté, s'y mêlant presque, Mézières, la cité préfectorale enclose dans ses sombres murailles d'ancienne place forte et dominée par la flèche de son église. Autant Charleville s'anime des allées et venues de sa population ouvrière et de l'activité de ses industries, autant Mézières, bourgeoise invétérée, ronronne dans la torpeur de ses fonctionnaires. Voilà le décor de l'enfance de Rimbaud. C'est beaucoup déjà pour un petit provincial que le spectacle de ces villes jumelles situées sur la même rive et qui ont l'air, par le caprice d'un repli de la Meuse, de se regarder face

---

1. 2. *Les Poètes de sept ans.*

à face ; ce n'est pas d'un intérêt suffisant pour la curiosité d'un gamin exceptionnel qui souffre, gêné dans les expansions de sa forte nature, de la surveillance maternelle, de la discipline des études et des limites étroites dans lesquelles il se meut. Aussi tout ce qui l'y heurte excite sa mauvaise humeur. Et comme rien ne se dérobe, à l'acuité de ses yeux. des travers de ceux qui l'entourent, il ne tarde pas à prendre sa ville en grippe. Il n'est heureux que, lorsque dans les rares instants de liberté qu'il s'octroie, il lui arrive de gagner la campagne. Tapi dans une vieille carrière, allongé dans l'herbe d'une prairie ou sous le couvert d'un petit bois. il rêve là en communion délicieuse avec tout ce qu'il voit, respire, entend. De même que ce lui est un plaisir quotidien, en se rendant au collège avec son frère, de venir s'appuyer sur un petit mur qui longe la Meuse, à moins que, descendant jusqu'au fleuve, il ne prenne place ainsi que son compagnon dans une vieille barque qui y est amarrée, pour y attendre, le nez sur l'eau, que les appelle la cloche de l'établissement. Il s'y absorbe dans la contemplation des remous, du reflet des nuages, plongeant avec eux dans les profondeurs de cette eau vagabonde d'où il lui semble surprendre un appel qu'il comprendra bientôt.

Au concours académique de 1869, par un devoir hâtivement et boudeusement bâclé à la dernière minute, et après avoir impérieusement réclamé et obtenu de quoi assouvir une faim intempestive et dévorante, il décroche le premier prix de vers latins. Grande victoire pour le collège, mais qui ne modifie en rien l'opinion que la plupart de ses maîtres partagent quant à l'avenir de l'inquiétant triomphateur. « Ce sera le génie du mal ou celui du bien », pense de lui le principal. « Intelligent tant que vous voudrez, mais finira mal », prophétise son professeur de latin (1). »

En octobre suivant, il commence sa rhétorique. C'est de ce moment, sous l'influence de son professeur, M. Izambard un jeune universitaire qui arrive d'Arras, de six ans seulement plus âgé que lui et ouvert aux idées nouvelles tant politiques que littéraires, que date l'éveil de la personnalité poétique de Rimbaud. Tout de suite séduit par son intelligence et ses dons, ce professeur le prend en affection, lui prête des livres ; et l'élève

---

1. Bourguignon et Houin, *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, 1896-1897.

se plaît à l'attendre à la sortie du collège pour le reconduire jusqu'à sa porte en discutant littérature. « Grâce à lui, Rimbaud se mit à traduire Juvénal, Tibulle, Martial et Properce, et connut bientôt Rabelais, Villon, Hugo, Musset, Gautier, Baudelaire, Leconte de l'Isle et tous les Parnassiens (1). » Un étonnant devoir en vieux français : *Lettre de Charles d'Orléans à Louis XI pour solliciter la grâce de Villon*, rédigé alors, montre à quel point la connaissance de nos poètes médiévaux lui était déjà familière. Sous le coup de fouet de ses lectures, le poète s'éveille, le poète est né. « Dès lors, il s'adonna tout entier à la poésie avec une ardeur fiévreuse... Il rimait partout, même en classe... Ses versions étaient, pour la plupart, traduites en vers (2). » Grâce à son professeur sans doute, mais surtout grâce à lui et parce qu'il fallait que la source mystérieuse qui bouillonnait en son être trouvât une issue, le voici prêt à chanter.

\* \* \*

Ses premiers vers : *Les Etrennes des Orphelins* (3), date de la fin de cette année-là. C'est un tableau apitoyé de l'enfance misérable privée de la protection maternelle. L'auteur a lu le Hugo des *Pauvres gens*, mais il a aussi fréquenté des petits voisins indigents et en a conservé au fond du cœur l'image douloureuse. Ce poème d'une centaine de vers encore maladroits porte cependant déjà sa marque : le sens du pittoresque, la rare faculté de créer une atmosphère, un coup d'œil à qui aucun détail n'échappe.

Or voici qu'à la lumière de l'Histoire et de sa critique personnelle, il découvre la tragi-bouffonnerie de notre société. Du plan de ses débats intimes, d'un bond, il s'élance sur le plan social. Il est la proie des Encyclopédistes. Le poulx fiévreux de Rousseau bat dans le sien. La Révolution le transporte. De Michelet à Louis Blanc, les historiens républicains achèvent sa conquête. Son catholicisme en a reçu un rude coup. Mme Rimbaud aux abois brandit sa férule, que son fils brave maintenant.

---

1. 2. Bourguignon et Houin, *op. cit.*

3. Ce poème, publié par la *Revue pour tous* en janvier 1870, et les *Corbeaux*, parus dans la *Renaissance* en 1872, sont, à part les poèmes insérés dans *Une Saison en Enfer*, les seuls vers publiés par Rimbaud.

On a imputé légèrement à son professeur Izambard cette transformation de son élève, que la nature de celui-ci suffit amplement à expliquer. Un jour, il remet au prêtre qui enseigne l'Histoire un devoir sur la Révolution où domine cette phrase : « Robespierre, Couthon, Saint-Just, *les jeunes* vous attendent (1). » Il est en plein prurit démocratique. Sa violente nature a trouvé sa voie batailleuse. « Quel travail, avoue-t-il à son condisciple et confident E. Delahaye, tout à démolir, tout à effacer dans ma tête (2). » Babeuf, Proudhon marque ses étapes. La soif égalitaire le dévore. Table rase de tous ces errements du passé : ici est la vérité. O Joie, le monde est encore à construire ! Et il s'abandonne à toute sa fougue mordante, vengeresse, de petit Byron plébéien, avec le fanatisme d'un sans-culotte. C'est alors qu'il écrit *le Forgeron* (avril 1870), une fresque grouillante et véridique de la populace, toute grondante des apostrophes des *Châtiments*, marquée de touches réalistes à la Barbier des *Iambes*, et animée d'une conviction républicaine qui sent la poudre de l'émeute.

En mars, il a déjà composé : *Sensation*, poème important, non par le nombre de ses vers — deux quatrains — mais par ce qu'il apporte de capital sur les tendances de l'instinct de Rimbaud. Là se montre, dans toute sa virginité, cette faculté de traduire son accord avec la puissance qui, seule, connaîtra la fidélité de son amour et dans le sein de laquelle il se blottira jusqu'à la mort : la Nature. Ce n'est encore qu'un balbutiement scolaire, mais tout pénétré des délices intimes que provoquent ses rêveries dans la solitude élue, et où se décèle pour la première fois la volonté d'un destin qui ne laissera plus ses jambes en repos :

Par les soirs bleus d'été j'irai par les sentiers,  
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue ;  
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.  
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas ; je ne penserai rien.  
Mais l'amour infini me montera dans l'âme ;  
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,  
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

---

1. 2. E. Delahaye, *op. cit.*

Dès lors, chaque poème inspiré par elle sera un épanouissement de plus en plus complet de ses facultés.

*Soleil et chair* (24 avril 1870), autre poème important par le nombre de ses vers et par sa signification, marque sa rupture avec ses sentiments chrétiens. Après un hymne majestueux où se trahit, en plus passionné, l'influence du début de *Rolla*, il dénonce, en stigmatisant la triste royauté de l'Homme, sa foi panthéiste, sa dévotion aux mille dieux vivants et le délire sacré qui le jette aux pieds de Vénus, régente des seules forces fécondes. C'est le chant de sa délivrance, la divulgation des influences secrètes qui ont opéré sa totale métamorphose.

✓ *Ophélie* qui vient ensuite, développement, dit-on, d'un sujet de vers latins, est une œuvre toute de grâce mélancolique et d'une musicale fluidité de ruisseau nocturne.

✓ Sa production se poursuit par *Tête de faune*, prodige d'art en trois quatrains d'inimitable poésie où se succèdent le rire du faune apparu et disparu à travers les branches et

Le baiser d'or du bois qui se recueille,

aussitôt tû le grand frisson propagé par toutes les feuilles.

Soudain, avec la promptitude qui caractérise la diversité de ses actes et productions, un démon sarcastique fond sur lui qui ne le quittera plus. Après avoir magnifié des nudités dites classiques dans des décors de convention, il cède au penchant qui toujours le poussera à prendre la contre-partie de ses engouements, et la Vénus « chair, marbre, fleur », « la divine Mère » de *Soleil et Chair*, l'Aphrodité marine vers laquelle montait de ses sens éblouis le plus pur hymne d'adoration, devient la grotesque et répugnante *Vénus Anadyomène*, monstre adipeux qui, émergeant d'une vieille baignoire, montre « des déficits assez mal ravaudés », et s'offre, « en tendant sa large croupe ».

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

De la même veine et de la même époque, *le Châtiment de Tartuffe*. Esclave d'une propension qui l'incite à ne plus découvrir que les tares de tout ce qu'il voit, il va, ne semblant plus rechercher que le scandale.



Malgré ses prouesses, Rimbaud est encore dans la mue et son style ne s'est pas affranchi des étais de la rhétorique usuelle et des emprunts de l'assimilation. Dans *Ce qui retient Nina* (15 août 1870), se manifeste les prémices de son accent personnel. Dégagé de tout romantisme oratoire, il s'affirme direct, précis, sans abandonner son humeur narquoise, et son rythme prend l'allure capricante de son esprit à tous vents. *À la musique*, charge mordante de ses concitoyens rassemblés « sur la place taillée en mesquines pelouses » et où il s'amuse à déshabiller les jeunes filles d'un œil hardi, marque un nouveau progrès de sa verve satirique et de son impudeur.

La guerre est déclarée à l'Allemagne. Charleville et Mézières, si proches de la frontière, vivent dans l'effervescence. Rimbaud garde son sang-froid et observe les réactions que provoque chez leurs habitants, à l'annonce de nos premiers revers, l'imminence du danger. La lettre qu'il écrivit à son professeur Izambard (1), quelques jours avant le désastre de Sedan, la cité voisine, témoigne de son état d'esprit. Il trouve sa ville natale « superbement idiote entre les petites villes de province. Sur cela, voyez-vous, je n'ai plus d'illusions. Parce qu'elle est à côté de Mézières — une ville qu'on ne trouve pas — parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population gesticule prudhommesquement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg ! C'est effrayant, les épiciers retraits qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers et tous les ventres qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève !... Moi j'aime mieux la voir assise ; ne remuez pas les bottes ! c'est mon principe. » Il déclare alors à sa mère qu'il n'ira pas plus loin dans ses études. Puis, las de stagner dans cette ville où il vit « dépaycé, malade, furieux, bête, renversé », il vend les livres de prix qu'il vient d'obtenir, prend, sans avertir les siens, un billet pour Mohon, la première gare du parcours, et roule jusqu'à Paris (29 août 1870), dans le but d'y mener le bon combat, c'est-à-dire

---

1. 25 août 1870.

en s'employant à détruire ce qu'il reste de la puissance impériale. Il se sent de taille à y jouer un rôle. Il n'a pas encore seize ans. A sa descente du train, à la gare de l'Est, se trouvant redevable de 13 francs pour cause de billet insuffisant, il est arrêté puis, le prenant de haut avec l'autorité, incarcéré à Mazas. A son appel, son professeur le fait relaxer et le recueille chez lui, à Douai. Il y écrit *les Effarés*, un de ses plus frais et achevés poèmes. Une lettre sévère de sa mère le fait promptement regagner Charleville en la compagnie de son hôte qui reçoit, en guise de remerciement, une forte semonce de M<sup>me</sup> Rimbaud. Dix jours après son retour, nouvelle fuite de l'adolescent, à pied, par les bords de la Meuse, vers la Belgique, Il compte trouver à s'occuper dans un journal de Charleroi. Déçu dans ses espérances, il s'engage sur la route de Bruxelles, couchant dehors, mendiant son pain. Durant cette escapade, il écrit *Rêvé pour l'hiver*, un joyau de tendresse acidulée d'ironie, *La Maline*, *Au Cabaret Vert*, *le Buffet*, sonnets tout pénétrés de ses délices du plein air et de ses sensations de vagabond harcelé par la faim. Il compose aussi *les Douaniers*. Il a vu

Quand l'ombre bave aux bois comme un mufle de vache,

sortir de leurs repaires, de téméraires et insociables enfants de la nature, pour jouer au plus malin avec ces sévères Argus des frontières à chassepot et à uniforme bleu. Il aime l'inflexibilité de ceux-ci tout autant que le courage et les ruses de ceux-là. Or, n'est-ce pas une coïncidence piquante qu'un autre poète, aussi inconnu que lui et à peine son aîné, compose sur les rivages granitiques de son Armor, en l'honneur du gabelou marin, cet « ange-gardien culotté par les brises », des strophes d'une rente et neuve inspiration ? Tous deux sont la proie d'un esprit qui vient, qui ne s'invente pas, que l'on respire, d'une puissance indépendante, quoiqu'on en dise, de la volonté des hommes. *Ma Bohême*, un de ses joyaux, date également de cette fugue. C'est le credo d'un petit Bacchus lucide, malgré l'ivresse qui le consume, qui va sur les routes « les poings dans ses poches crevées » en s'émerveillant de la lumière et de ses magies sur la terre et sur l'eau, tout en étant possédé par une

cette gouaille qui toujours le fera s'esclaffer de ses plus nobles sentiments:

J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal.  
Oh ! là là, que d'amours splendides j'ai rêvées !

Cri de Gavroche annonciateur de la roulade ironique d'un Lafor-  
gue. Tel un pâtre dévot de la nuit, il sait aussi démêler les mes-  
sages secrets que lui envoient les étoiles :

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur,  
Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur !

Position qui explique mieux que tout commentaire le divorce du  
poète avec le commun ; façon hyperbolique d'unir les extrêmes  
ou de saisir la vérité au hasard, et qui montre l'acrobatie de sa  
pensée.

Rimbaud arrive en haillons à Bruxelles, chez un ami de son pro-  
fesseur qui le requinque, puis se rend à Douai demander l'hospita-  
lité à ce dernier. Bref séjour : sur l'ordre impérieux de  
Mme Rimbaud, le fugitif, sous l'œil du commissaire de police,  
rejoint Charleville par les voies les plus rapides. Là, il se meurt  
et se « décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la  
grisaille (1) » ; mais il a promis de ne plus bouger. Il ronge son  
frein, non sans libérer sa bile dans des poèmes où se déploie,  
sur les faits du moment, cette fois, un humour d'implacable cari-  
caturiste : *Rages de César*, *l'Eclatante victoire de Sarrebrück*. Il écrit  
aussi son saisissant *Dormeur du Val*, puis, *le Mal*, si mordant d'im-  
piété dans son trait final.

Investi fin décembre, Mézières est bombardé le 31. Plus de la  
moitié des maisons sont détruites. Rimbaud assiste écœuré, quoi-  
que maître de lui, à ce spectacle : « C'est laid, laid, sans grandeur.  
Une tortue dans du pétrole. » Ses plus âpres sarcasmes, il les

---

1. Lettre à M. Izambard du 2 novembre 1870.

décoche, non sans danger, à l'assaillant qui en occupe les ruines.

Tel qu'il est à cette époque, il incarne au mieux les prétentions de la fougueuse jeunesse sûre d'avoir découvert la vérité. On connaît cette attitude : la sempiternelle opposition des jeunes vis-à-vis de leurs immédiats devanciers, une loi de nature. Rimbaud a lu les romantiques et se plaît à les outrepasser. Lui aussi pourrait dire : « Je suis républicain parce que je ne puis pas être Carrière... Je suis républicain, comme l'entendrait un loup-cervier ; mon républicanisme, c'est la lycanthropie (1) ». Mais si, chez Pétrus Borel, cette profession de foi est plus une parade extérieure qu'une révolte légitime, une manière d'être nouveau et de scandaliser le bourgeois de son époque, dont Baudelaire lui-même, si réfractaire à ces gros effets, héritera en la raffinant d'esthétisme ; chez l'adolescent qui n'a rien de commun avec un bousingot parisien. c'est un acte vraiment empreint du sérieux qu'auront tous les actes de sa vie et qui tient à sa façon de regarder les hommes et les idées en face, et d'aller jusqu'au bout de ses déductions sans craindre d'offenser qui que ce soit. Aussi, plus roidement que l'auteur des *Rapsodies*, il va, suivant ces vers de Mathurin Régnier qui servent d'épigraphe à ce volume :

Hautain, audacieux, conseiller de soi-même,  
Et d'un cœur obstinée se heurte à ce qu'il aime.

C'est l'attitude surtout d'une nature délibérée, tout en coups de feu, d'audace, et qui, pour donner libre cours à son humeur, a besoin de se dilater dans l'outrance. Il écrit alors *les Assis* (janvier 1871). Il était un des plus fidèles habitués de la Bibliothèque municipale, y passant des journées à s'abimer dans la lecture des œuvres les plus rares et les plus disparates, mêlant la philosophie à la kabbale, l'alchimie aux auteurs grivois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le vieux bibliothécaire chargé du prêt des livres, malgréait de quitter si souvent son siège pour servir ce gamin affamé de lectures au-dessus de son âge ; bougonneusement il le renvoyait aux classiques. Et c'était entre eux un échange de propos dépourvus d'aménité. Un jour même, Rimbaud lui ayant

---

1. Pétrus Borel : *Préface des Rapsodies*.

demandé les *Contes* de La Fontaine, l'irascible et pudibond personnage le mit dehors en lui appliquant un coup de pied bien placé. En réponse, le caustique adolescent se chargea de l'immortaliser dans une caricature qui demeure un des spécimens les plus étonnants de couleur, d'invention et de verve enragée de notre littérature. Avec la même humeur, dans *Accroupissements*, il com-met sur « frère Calotus » bouc émissaire de ses fureurs anticlé-ricales, les plus basses allusions qu'ait jamais contenu un poème. Il est en pleine démangeaison de sa gourme éhontée. Tout lui est bon, tout lui est prétexte à poésie : la grossièreté, l'injure, le blasphème. Jamais l'intensité de ses vocables et de ses images n'a été plus à point.

Le 25 février 1871, excédé de moisir dans cette ambiance, il vend sa montre d'argent et saute une seconde fois dans le train pour la capitale, en compagnie, dit-on, d'une jeune fille avec laquelle il passera sa première nuit parisienne sur un banc de boulevard et dont il se séparera au matin après lui avoir remis le peu d'argent qui lui reste en poche. Triste séjour où, ayant erré par les rues durant une quinzaine, il reprendra à pied, à travers les lignes allemandes, la route de Charleville, apitoyant les paysans qui l'hébergent en se donnant pour un franc-tireur aux abois. Désespérée, sa mère tempête pour qu'il réintègre le collège afin qu'il puisse au moins obtenir son baccalauréat. Il est bien ques-tion de cela ! Rimbaud vient d'élaborer un projet de constitution communiste qui doit assurer le bonheur de tous et qu'il fait con-naître à ses familiers. L'argent, la propriété sont supprimés. « La richesse a toujours été bien public », dira-t-il plus tard (1) Plus de famille. L'enfant appartient à la société. « Dans la cons-titution faite par Rimbaud, raconte E. Delahaye (2), le peuple s'administre sans intermédiaires, en se réunissant tout simple-ment par commune et par fraction de commune, pour voter les décisions utiles au groupe. Tout exerce indispensible d'auto-rité, toute direction du travail dépendent du vote, et la mission ainsi conféré doit être, au bout d'une courte période, renouvelée de la même manière. Comme cette république idéale est commu-

---

1. *Une Saison en Enfer*.

2. E. Delahaye, *op. cit.*



niste, fondée sur la suppression de l'argent et l'organisation de l'unique travail nécessaire à la vie, son fonctionnement n'a pas besoin d'autres complications. Le centre fédéral — autant qu'il m'en souvient — se composait cependant de délégués temporaires, mais avec mandat impératif et strictement renfermé dans les instructions de la commune. » Quelles vues prophétiques dans une caboche de dix-sept ans ! Il n'y manque vraiment que de l'amour. Mais Rimbaud a déclaré un jour froidement, devant quelques caropolitains abasourdis : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur » (1). D'autre part, il est en pleine fermentation esthétique. Il a pris entièrement conscience de ses dons et jouit de l'étendue de son neuf univers. Pour l'exprimer, il réclame d'autres formes, plus vraies, plus directes, plus profondes. Sa poésie se précise en s'agrandissant ; sa vision la pousse à en reculer au plus loin les limites. Tous ses sens y prennent part.

*L'Oraison du Soir* (mai 1871), se présente pour montrer qu'il sait tout de suite donner un corps vivant à ses théories, et qu'il n'est pas pour lui de sujets antipoétiques. Dans ce libre tableau de joyeuseté flamande, il se plaît à décrire, après l'absorption « de trente ou quarante bocks », son envahissement par l'ivresse :

Tels que les excréments chauds d'un vieux colombier,  
Mille rêves en moi font de douces brûlures ;  
Et, par instants, mon cœur triste est comme un aubier  
Qu'ensanglante l'or jaune et sombre des coulures.

Arrive le moment de « lâcher l'âcre besoin ». Alors, sans plus de gêne que Panurge :

Doux comme le Seigneur du cèdre et des hysopes,  
Je pisse vers les cieux bruns très haut et très loin,  
Avec l'assentiment des grands héliotropes.

Lesquels, probablement, approuvent de la tête dans l'air agité.

Le 13 mai 1871, il expose à son professeur Izambard sa conception du poète. Deux jours plus tard, il expédie à son ami Paul

---

1. E. Delahaye, *op. cit.*

Demeny, un jeune poète qu'il a connu durant ses fugues à Douai, sa lettre fameuse sur le même thème. Rien n'existe plus que la rhétorique et la pratique d'une versification archi-usée. D'abord, pour celui qui se sent poète, l'étude de sa propre et entière connaissance. « Il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver. Cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* (1) se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de se faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage. Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire voyant. Le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême savant. Car il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu* ; et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! » Suit une exécution en règle de toutes ses idoles passées : Lamartine, Hugo, Musset... Oh ! celui-là ! « tout garçon épicié est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste emporte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet ». Puis il désigne son élu, quoiqu'avec des restrictions : « Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, le roi des poètes, un *vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste, et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles. » C'est immédiatement après l'envoi de cette lettre, entre le 16 et le 20 mai, qu'il faut placer la troisième escapade de Rimbaud

---

1. Toutes les citations *soulignées* dans cette étude le sont par leurs auteurs.

à Paris en proie aux dernières convulsions de la Commune. A-t-il vraiment pu, en si peu de temps, accomplir à pied le nombre respectable de kilomètres qui sépare Charleville de la capitale, séjourner à la caserne de Babylone parmi les « Tirailleurs de la Révolution », y subir les grossièretés « ithyphalliques et pioupiesques » de ses camarades de chambrée et réintégrer sa ville natale ? Peu importe. Si les vers du *Cœur Volé*, du *Chant de guerre parisien*, de *Paris se repeuple* ont été écrits loin de la tourmente révolutionnaire, ils donnent une fière idée de la puissance de dédoublement dont était capable l'adolescent prodige.

Une idylle ébauchée avec la fille d'un riche voisin et qui tourne à sa confusion accroît son amertume en même temps que son athéisme devient plus aigu. « Rencontre-t-il une soutane, raconte E. Delahaye (1), il dit tout haut, d'une voix mordante : « Un prêtre ! » Parfois la soutane se retourne, interpelle, menace ; il reçoit ses injures avec une joie sardonique. Autour de lui, tant qu'il peut, il cherche à détruire ce qu'il voit chez les autres de foi chrétienne. Il n'use guère, pour cela, d'arguments empruntés à la philosophie : les ayant tous connus, remués, pesés dès longtemps, il en sent trop l'inanité puérile ; son irritation contre la tendance mystique persistant en lui et le besoin d'y échapper se traduisent par des plaisanteries aiguës, parfois par des violences bizarres : les passants, étonnés, pouvaient lire sur les murailles ou sur les bancs des promenades publiques ces mots écrits à la craie : « Mort à Dieu ! »

A cette fureur impie se mêle maintenant le peu de cas qu'il fait de la Femme. Ici, il faut insister. A-t-il découvert, dans ses rares aventures amoureuses, l'absence absolue du haut idéalisme qu'il réclame d'elle, ou bien les différends entre son père et sa mère lui ont-ils révélé, au plus loin de son enfance, une antinomie irrémédiable entre les deux sexes ? D'ailleurs, on le sait, il n'aime que la Nature, la seule puissance avec laquelle il vit « heureux comme avec une femme », une femme de son concept bien entendu. En outre, s'il conçoit l'Amour, c'est à la façon leste et farouche d'un ægipan. Dans *les Poètes de sept ans*, qu'il écrira bientôt, il la signifiera sans vergogne :

---

1. *Op. cit.*

Quand venait l'œil brun, folle, en robe d'indienne,  
— Huit ans — la fille des ouvriers d'à côté,  
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,  
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,  
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,  
Car elle ne portait jamais de pantalons,  
Et, par elle meurtri des poings et des talons,  
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Petit Vigny débraillé, il s'arrache à l'attirance de l'Eve chez qui il ne voit qu'infirmité et sottise ; il rime à son adresse *Mes petites amoureuses*, invective bassement irritée, puis *Les Sœurs de Charité* (juin 1871), douloureux lamento où, pour noyer sa détresse, il appelle à lui la mort, la seule sœur dont la charité n'est pas un mensonge.

Mais si, dans la pensée, il a quelquefois atteint son but, rien de ce qu'il a écrit jusqu'ici ne le contente dans l'expression. Il vise plus haut et plus près de la sensation originelle ; il lui faut un verbe qui soit « de l'âme pour l'âme ». « Brûlez, je le veux, et je crois que vous respecterez ma volonté comme celle d'un mort, brûlez tous les vers que je fus assez sot pour vous donner lors de mes séjours à Douai », ordonne-t-il à son ami Demy (1). Rien ne doit subsister de ces essais où il ne discerne plus, dans son pur état de « voyant », que « de la bave et de la scorie. » La Nature ! il l'étreint, il la respire. Son avidité de possession n'a d'égale que son athéisme. Oui, il hait ce Dieu qu'on enseigne, parce que trop mesquin. Peut-être aussi, dans son orgueil, le regarde-t-il un peu comme un rival. Cet athée, c'est Pan, un autre Dieu qui l'inspire et qu'il confond avec ses appétits et ses faiblesses. Dans cette exaltation, il écrit *Les Premières communions*. Plus d'équivoque ; l'élan qui pousse la femme vers l'autel, c'est le désir qui naît avec sa puberté et que l'Eglise détourne sournoisement, pour son profit, de sa voie. Il dégorge tout le mépris qu'il voue à ce crime de lèse-nature et le clôt par un énergique blasphème :

Christ, ô Christ, éternel voleur des énergies,  
Dieu pour qui deux mille ans vouas à ta paleur,  
Cloués au sol de honte et de céphalagies  
Ou renversés, les fronts de Femmes de douleur !

---

1. Lettre du 10 juin 1871.

Cela dépasse tout de même un peu le rhétoricien inspiré que ses détracteurs voudraient en faire !

Et voici, jaillis d'une autre source, 160 octosyllabiques fortement rimés, d'une surprenante virtuosité, où s'épanche sa gouaille irrespectueuse et savante, et qui contiennent — curieuse révélation — le lexique des attributs et des terminologies chers aux premiers symbolistes. C'est le poème adressé à Banville et retrouvé depuis peu : *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* (14 juillet 1871) ; une parade scintillante et verveuse de tous les moyens qu'il tient en réserve, en usant malicieusement des procédés de l'auteur des *Odes funambulesques* et qu'il signe effrontément : Alcide Bava.

Rimbaud affecte maintenant l'allure bohème. Les cheveux longs, pétunant sans relâche du tabac de contrebande dans une pipe au fourneau renversé, il fréquente ce qu'on nomme en province la mauvaise compagnie, c'est-à-dire quelques habitants aux opinions avancées ou en rébellion contre les usages de la ville, mêlés à quelques rétifs petits fonctionnaires exilés là. Il les rejoint dans leur café et se carre à leur table,

Empoignant une chope à fortes cannelures,  
L'hypogastre et le col cambrés, une Gambier  
Aux dents, sous l'air gonflé d'impalpables voilures (1).

Il prend part à leurs discussions, s'exalte en faveur de toutes opinions subversives, maltraite ses habituelles victimes, fait des gorges chaudes sur les insanités des journaux du cru. « L'honorable » *Courrier des Ardennes*, qui compte sa mère parmi ses abonnés, semble être la cible préférée de ses traits : son directeur-rédacteur en chef qui le rédige tout entier, du titre aux annonces, ne serait-il pas coupable de lui avoir refusé l'insertion d'articles et poèmes ? Or, dans cette société tapageuse, se trouve un gros homme barbu et jovial, grand buveur de chopes, du nom de Bretagne, employé aux contributions directes, qui dessine, rime des vers légers, joue de la guitare, bref une façon d'artiste. Il a lu les productions de Rimbaud et s'en



émervaille. Bretagne a connu Verlaine dans la famille de celui-ci en Artois ; il presse l'adolescent de lui envoyer quelques poèmes qu'il appuiera d'une recommandation. C'est fait, les deux poètes ont pris contact : date historique. L'auteur des *Fêtes Galantes* est sidéré par la puissance, l'audace et la maîtrise du débutant. Il le trouve « armé en guerre » ; lui prodigue des louanges mêlées de quelques critiques anodines. Rimbaud sent croître sa taille et son orgueil. A la maison, l'autorité maternelle lui est devenue plus que jamais insupportable. A tout prix, il lui faut réaliser son rêve de « liberté libre » et hardiment le laisse entendre. Les pires menaces, il les brave. « Je veux travailler libre : mais à Paris que j'aime (1) ». Et c'est l'irrésistible appel de Verlaine : « Venez, chère grand âme ; on vous attend, on vous désire ». C'est entendu, il ira dans cette ville unique où s'établissent les renommées et gare à qui l'arrêtera au passage, saperlipopettouille ! Et il mûrit le désir de frapper un grand coup. Un jour de fin septembre, sortant de sa poche plusieurs feuillets, devant son ami E. Delahaye qu'il a entraîné dans la campagne : « Voici, lui dit-il, ce que j'ai fait pour leur présenter en arrivant (2) ». Il lui lit, à la lisière d'un bois, *Bateau Ivre*. Cent alexandrins solides et musclés, bardés d'images neuves et singulières, qui marquent chez Rimbaud l'épanouissement de toutes ses riches facultés et qui le font entrer, comme l'a dit Verlaine, « dans l'empire de la Force splendide (3) ». Ce poème, par la puissance de son coloris, sa grandeur farouche, et qui s'enrichit au surplus d'une vision étonnamment prophétique du destin de son auteur, égale au moins ce dernier au Coleridge de la *Ballade du vieux marin*. Mais ce Paris qui l'attire, Rimbaud le craint au fond de lui-même comme s'il lui réservait une trahison : « Ce monde de lettrés, d'artistes ! Les salons ! les élégances ! Je ne sais pas me tenir ; je suis gauche, timide, je ne sais pas parler. Oh ! pour la pensée, je ne crains personne, mais... Ah ! qu'est-ce que je vais faire là-bas ? » confie-t-il à son ami (4).

---

1. Lettre à Paul Demeny, août 1871.

2. E. Delahaye, *op. cit.*

3. *Les Poètes Maudits* : Arthur Rimbaud.

4. E. Delahaye, *op. cit.*

Le lendemain, il prend une fois de plus le train pour Paris. Verlaine le manque à la gare et le rejoint chez lui. Celui-ci a traduit la surprise que lui causèrent les apparences de Rimbaud : « C'était une vraie tête d'enfant, dodue et fraîche, sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore et de qui la voix, très accentuée en ardennais, presque patoisante, avait ces hauts et ces bas de la mue (1). » Tout de suite, dans le repas d'accueil du ménage Verlaine hébergé par les bourgeois beaux-parents du poète, Rimbaud, dépourvu de tenue, trahit sa nature insociable. De plus, habillé de vêtements trop courts, mal peigné, embarrassé de ses longs bras et de ses larges mains crevées d'engelures, affligé d'une timidité qu'on prend pour de la sournoiserie, il ressemble, dans sa gaucherie de paysan poussé trop vite, à quelque Torchonnet enfanté par l'imagination d'une comtesse de Ségur caricaturiste. Verlaine, lui, est enchanté de sa recrue et la promène partout. Chez ses amis, les poètes du groupe Lemerre, d'abord. C'est un phénomène, il les a avertis. On le regarde et on l'écoute avec curiosité. Le fait qu'il pose devant l'objectif de Carjat, que Fantin-Latour le peint au milieu d'eux dans le fameux « Coin de table », aujourd'hui au Musée du Louvre, montre l'intérêt qu'il suscite. Mais bientôt il déconcerte, puis irrite ces romantiques en miniature qui ramassent correctement les miettes du festin, une fois les convives éclipsés, dans l'atmosphère refroidie de la grande orgie. Leur labeur d'écureuil en cage le navre ; il le leur dit. Excité par les liqueurs fortes dont Verlaine lui a enseigné l'usage, il éclate. Rien ne l'arrête, et il se montre même sans respect devant Hugo à qui il est présenté. L'oiseau sauvage, qui a fui les « assis » de Charleville pour retrouver d'autres « assis »,

---

1. *La Plume*, 15 novembre 1895.

étouffe dans cet air raréfié. Un soir, au dîner des *Vilains Bons-hommes*, qui réunit une fois par mois les poètes et les artistes que fréquentent Verlaine, il se montre d'une telle insolence à l'audition d'un poème d'un des assistants que l'un d'eux le menace d'aller lui tirer les oreilles. S'emparant de la canne à épée de Verlaine, il s'élançe sur le morigéneur et, par miracle, ne le blesse que légèrement à la main. Seul Verlaine lui pardonne tout. Il comprend les révoltes que provoque chez cet affamé d'absolu tout ce qui n'est pas conforme à la logique de ses opinions excessives. Il passe ses journées à errer, par l'énorme ville et sa banlieue, au bras de ce dur et cynique compagnon dont l'autorité tonifie sa faiblesse. Il néglige pour lui son ménage ; et, souvent, tous deux rentrent ivres très tard dans la nuit. Par leurs allures, leurs bravades, les deux poètes s'offrent insoucieusement à la calomnie. Des scènes ont lieu entre les époux Verlaine à ce sujet. Finalement, Rimbaud quitte le ménage et erre, affamé, couchant tantôt chez des poètes et des artistes comme Charles Cros, André Gill, Pouchon, Cabaner, tantôt... n'importe où. En janvier 1872, il partage le logis du dessinateur Forain, rue Campagne Première. « Il avait l'air d'un grand chien », se souvient ce témoin. Un jour, Banville, l'aède blond et rose d'une Arcadie tout en or, l'homme charmant à la bonté inépuisable et qui sent bien en ce fils rude du Nord, un vrai poète, s'émeut de sa détresse et lui découvre, aidé de sa femme, un gîte rue de Buci. Rimbaud y fait scandale, dès qu'il en a pris possession, en se précipitant tout nu à la fenêtre pour y lancer ses hardes. « C'est que je ne puis fréquenter une chambre si propre, un lit si virginal avec mes habits et ma chemise tout criblés de poux », explique-t-il (1). Comme Rimbaud cherchait peu de motifs littéraires en dehors de ses aventures personnelles, on pense que celle-ci lui aurait inspiré : *Les Chercheuses de poux*, ce poème tout emplî de la résonance d'une nouvelle corde de sa lyre et peut-être la plus exquise. « Du Goya lumineux exaspéré, en a dit Verlaine, blanc sur blanc avec les effets roses et bleus et cette touche singulière jusqu'au fantastique. Mais combien supérieur toujours le poète au peintre et par l'émotion haute et par le chant des bonnes rimes (2). » Ce

---

1. Paterné Berriehon, *Jean-Arthur Rimbaud*;

2. Les Poètes maudits : *Arthur Rimbaud*.

qui porte ici la marque audacieuse de Rimbaud, c'est d'avoir rendu angélique cette triviale besogne peu aisée à être traduite poétiquement.

Or, si jusqu'à présent le poète a montré dans chacune de ses productions la richesse de sa veine et la diversité de ses dons, il n'a pas encore formulé, de sa plume impérieuse, les principes de son art. C'est alors qu'il écrit son célèbre sonnet : *Voyelles*. On a voulu y voir une sorte de code de l'instrumentation verbale. De la part d'un esprit aussi peu doctrinaire que le sien, on peut en douter. *Voyelles*, semble plutôt une perspective ouverte sur les possibilités sans limites du son ou de la couleur suggérés par le verbe ou, plus vraisemblablement, le résultat d'une étourdissante gageure.

Depuis six mois Rimbaud est l'hôte de Paris. Il y a fait la connaissance de la confraternité littéraire et de tous les spiritueux. On l'a même vu, égaré par le haschisch, tenir des propos de somnambule. Couvert d'un long et sordide pardessus mastic, coiffé d'un chapeau mou crasseux, il a perdu ses couleurs, ses rondes joues de campagnard, et son corps amaigri s'est extraordinairement allongé. Les affres de la faim lui ont été familières. Il a hanté plus souvent les asiles de nuit et l'arche des ponts que le domicile de ses camarades et a exercé quelques-uns des plus misérables métiers de la rue, tel celui qui consiste à offrir des anneaux de clefs aux passants. C'est assez : il est trop franc, trop vrai, trop différent de ses confrères pour être compris. A bout de force et de courage, il regagne les Ardennes en avril 1872. Il se soulage le cœur en écrivant, durant cette âcre retraite, quelques-uns de ses plus importants poèmes. C'est l'époque où, suivant Verlaine, « Rimbaud vira de bord et travailla, « lui ! » dans le naïf, le très et l'exprès trop simple, n'usant plus que d'assonances, de mots vagues, de phrases enfantines ou populaires. Il accomplit ainsi des prodiges de ténuité, de flou vrai, de charmant presque inappréciable à force d'être grêle et fluet(1). » De là date cette mystérieuse *Comédie de la Soif* — sorte d'examen de conscience que l'on regarde comme un premier état d'*Une Saison en Enfer* — *Larme, La Rivière de Cassis, Patience, Jeune Ménage,*

---

1. Paul Verlaine, *les Poètes Maudits*.

*Mémoire, Chanson de la plus haute tour, Michel et Christine, Entends comme brame...* et quelques-unes des proses, inspirées par la vie des champs, qui prendront place dans les *Illuminations*. Il travaille sous les yeux des siens. « Mais cela ne mène pratiquement à rien », le gourmande sa mère. « Tant pis, *il le faut* » lui répond l'inflexible illuminé

Un mois plus tard, sur les instances de Verlaine qui ne peut plus se passer de lui, il rentre à Paris. Il y reprend la même vie hallucinante et lamentable, s'adonne mieux que jamais à l'absinthe, « le plus délicat et le plus tremblant des habits que l'ivresse par la vertu de cette sauge des glaciers (1) ». Deux ou trois de ses poèmes les plus frais et les plus personnels, tels qu'*Aube, Bonne pensée du matin*, conçus dans ce dégoût de soi, dans cette aspiration vers la pureté que connaissent bien les noctambules rentrant au petit jour et dont Baudelaire et Moréas nous ont laissé des témoignages, l'un dans *l'Aube spirituelle*, l'autre dans quelques-unes de ses *Stances*, naissent durant ce séjour.

Deux mois se passent. Soudain, la pente sur laquelle il glisse épouvante Rimbaud; il lui faut fuir à jamais cette ville qui le perdra. Allant pour déposer un bref adieu chez Verlaine, il rencontre ce dernier qui sort de sa maison. « Je portais justement ce mot chez toi. Paris me dégoûte. Je m'en vais en Belgique. — Comment ? Alors tu nous quittes sans crier gare ? — Eh bien ! viens avec moi ? — Mais, mon petit, tu n'y songes pas, ma femme est malade : je vais chez le pharmacien. — Non, laisse-nous tranquille, avec ta femme. Viens, je te dis. On s'en va. »

Le désir de partir

En compagnie illustre et fraternelle vers  
Tous les points du moral et physique univers (2)

s'empara à un tel point du poète aboulique de 28 ans que, sur le champ, il suivit l'adolescent impérieux.

Ce fut, le 7 juillet 1872, le « départ dans l'affection et le bruit neufs (3) », la traversée de la Belgique, « fille des beffrois (4) »,

---

1. Lettre à Delahaye, juin 1872.

2. Paul Verlaine, *Amour*.

3. Arthur Rimbaud, *Départ*.

4. Paul Verlaine, *Loeti et errabundi*.



et, dans la joie de la liberté, leur équipée de chemineaux lyriques, apaisant, par-ci par là; leur gourmandise spirituelle et charnelle d'enfants du Nord. De la part de Rimbaud cette fugue comportait vis-à-vis de son compagnon un but de qualité : « J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil, — et nous errions, nourris du vin des Palermes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule (1) ». Puis la mer porta d'Ostende à Douvres les deux « conquérants du monde cherchant la formule chimique personnelle (2). » Les voici en Angleterre, « mère des arbres (3) ». Deux jours après, ils sont à Londres ; Rimbaud, sans un sou comme de coutume, à la charge de Verlaine qui reçoit de l'argent de sa mère. Du divan du café parisien et de l'escabeau de l'estaminet flamand, les deux amis stationnent devant le comptoir des bars. Les autres heures qu'ils ne passent pas en « courses énormes dans les faubourgs et la campagne (4) », à potasser l'anglais ou à humer à pleines narines l'odeur d'exode qui monte des docks et des bassins, s'écoulent à confabuler dans un petit cercle de compatriotes : poètes, peintres, journalistes, réfugiés politiques compromis dans la Commune.

Ils écrivent, surtout, se soumettent leurs travaux. Pour Rimbaud, c'est l'heure de ses derniers poèmes : *Est-elle almée... Age d'or, Eternité, Fêtes de la Faim, O saisons, ô châteaux...*, et de proses cette fois inspirées pour la plupart par la vie fantastique des cités. Verlaine, de son côté, complète les *Romances sans paroles* commencées à Paris et continuées en Belgique. Rimbaud atteint le sommet de son génie ; Verlaine est en pleine évolution. Il y eut certainement là influence des deux poètes l'un sur l'autre. Qui surtout en bénéficia ? On peut se demander ce que Verlaine serait devenu s'il n'avait rencontré Rimbaud ; on ne se pose pas la question contraire à propos de ce dernier.

Les subsides commencent à manquer ; les rapports s'aigrissent. Chacun cherche à se débrouiller. Rimbaud, coiffé d'un chapeau haut-de-forme essaie du professorat, puis du commerce ; et Ver-

---

1. Arthur Rimbaud, *Vagabonds*.

2. Arthur Rimbaud, *Mouvement*.

3. Paul Verlaine, *Loeti et errabundi*.

4. Lettre de Verlaine à Emile Blémont, Londres, sans date.

laine s'occupe à « des travaux pour des journaux américains, assez bons payeurs (1) » ou à donner aussi des leçons. Ils n'en sont pas l'un et l'autre moins impécunieux.

Un mot seulement, en passant, puisqu'on ne peut l'éviter et que nous nous en sommes déjà expliqué (2), sur la légende de leurs rapports sexuels.

D'abord, il faut ramener, à leurs justes proportions, les faits étalés sans vergogne par Verlaine dans quelques-uns de ses poèmes, parce qu'ils dépassent souvent les exigences de l'amplification littéraire; ensuite, se garder des commentateurs qui ont brodé trop promptement sur ce sujet. Verlaine et Rimbaud ont nié ces rapports: c'est déjà quelque chose. Et puis, la fraternité du génie, l'admiration qui les poussa l'un vers l'autre, leur désir de vivre uniquement « dans l'extase harmonique et l'héroïsme de la découverte (3) », cela ne suffit-il pas amplement à expliquer leur affection? Au reste, en admettant que Verlaine ait conservé des mœurs de collégien vicieux, rien ne ressemble moins à un inverti que Rimbaud. Écoutons surtout Verlaine montrer, dans *Crimen amoris*, comment « le plus beau d'entre tous ces mauvais anges », au plus fort de la saturnale, « s'évada d'avec eux d'un geste agile », en laissant, nouveau Joseph, aux mains des démons, « des pans de vêtements » et restons-en là.

Au fur et à mesure que la vie se complique, les disputes deviennent plus âpres au sein de ce ménage de garçons et un jour de décembre, las et irrité des indécisions et des jérémiades de son ami en proie aux tourments du procès en séparation que vient de lui intenter sa femme, Rimbaud le plante là et rejoint ses chères Ardennes, ayant compris que ce n'est pas auprès de ce compagnon sans énergie qu'il trouvera « le lieu et la formule ».

\* \* \*

De 1871 à 1873, Rimbaud a composé à Paris, à Londres, à Charleville, la plus grande partie des proses et des vers confiés par lui

---

1. Lettre à Ed Lepelletier, octobre 1872.

2. Paul Verlaine (*Éditions de la Nouvelle Revue Critique*).

3. Arthur Rimbaud, *Mouvement*.

à Charles de Sivry et que Paul Verlaine publiera en 1886 sous ce titre : *Les Illuminations*. « Le mot « illuminations » est anglais et veut dire gravures coloriées, *coloured plates* : c'est même le sous-titre que M. Rimbaud avait donné à son manuscrit ». explique Verlaine dans la courte préface qui présente le recueil (1). Ce sont des notations fulgurantes d'aspects, de rêves, de visions ; les transpositions d'un poète qui perçoit surtout avec ses sens et qui se traduisent en contrastes explosifs, en rapports secrets de pensées et de mots : l'alchimique combat de la nature dans un cerveau humain. Cela tient du mystique et de l'incendiaire ; des cris d'anges s'y mêlent à des incantations de sorcier, à des prophéties de voyant. Ici s'affirme en pleine maîtrise, cette disponibilité prodigieuse pour tout départ vers l'absolu qui est le propre de Rimbaud, ce pouvoir de tout pénétrer, ce féérisme intérieur, cette faculté de transmutation, cette hardiesse dans la découverte qu'il doit à son intense, à sa phénoménale avidité et dont il a emporté le secret. Délivré de ses entraves, il possède la baguette magique qui vainc toutes résistances et il vit dans la liberté de son art comme un dieu. Il est l'air, l'eau, la terre, le feu et se délecte de toutes les puissances de sa nature protéiforme. En proie à cette « puberté perverse et superbe (2) » dont parle Mallarmé à son sujet, il brûle pour sa joie audacieusement. C'est l'état incandescent du poète dont l'esprit réagit sur ce qu'il reçoit en transfigurations externes et internes, la porosité de l'être traversé par tous les effluves et qui provoque une communion intime des sens humains avec tout ce qui vit. Sur le plan musical, c'est la pleine polyphonie ; sur le plan plastique, le houleux paroxysme des formes. Foin de la narration, de la construction linéaire ; « l'absence des facultés descriptives ou instructives (3) » en est la loi. A l'instar de la Nature qui s'offre tout entière dans un regard, c'est l'ensemble livré d'un seul coup comme dans un tableau. C'est, de plus, l'exemple où « la divine transposition, pour l'accomplissement de quoi existe l'homme. va du fait à l'idéal (4) ». Rien de limité, tout se touche, s'entrepénètre ;

---

1. Edition de *La Vogue*, 1886.

2. *Divagations*, Arthur Rimbaud.

3. *Une saison en Enfer*.

4. Mallarmé, *Divagations* : Th. de Banville.

plus d'obéissance au monde humain, rien que le monde de Dieu ou de Satan. Ellipses de style et de pensées se nouent en grappes de mots suggestifs et ardents, dans un chaos de couleurs issues du pinceau d'un Turner brutal ou dans des fantasmagories d'opiomanes à faire pâlir de Quincey. Partant de la plus commune réalité, Rimbaud aboutit à travers le conflit des forces contraires à l'instant tumultueux, crevé de flammes, qui précède la victoire sur laquelle la lumière du ciel va resplendir.

« Dans la grande rue sale, les étals se dressèrent, et l'on tira la barque vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures (1) ». Ainsi il entend le paysage : une vue directe, présentée dans son effet le plus saisissant et enrichie de « la visite des souvenirs ». A moins qu'il ne le pare d'une présence fabuleuse : « Tel qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses la foule des jeunes et fortes roses (2). » « J'ai embrassé l'aube d'été... (3) » Ici, c'est la liliale effusion de l'âme qui s'éveille et qui s'épand jusqu'au ciel. Ailleurs, souffre une chair brûlée qui aspire à se fondre dans de la fraîcheur :

Oh ! favorisé de ce qui est frais,  
Expirer en ces violettes humides  
Dont les aurores chargent ces forêts (4).

Paria de la grand'route, il offre à chaque pas ses misères comme rançon de ses joies d'élus. De cet univers où tout parle, agit, combat, il est le centre impérieux. « Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie (5) ». Coryphée de tout ce qui danse autour de lui ; voilà son rôle. Il ne voit que présences merveilleuses, il n'entend que musiques qui s'éternisent en répétant le même écho. Il n'a pas de préférence entre les messages du ciel et les rebellions de la terre qui leur répondent. Les eaux, les bois, les champs, les pierres, les animaux sont en lui, vivent de sa vie

---

1. *Après le déluge.*

2. *Fleurs.*

3. *Aube.*

4. *Comédie de la soif.*

5. *A une raison.*

propre; il s'entend avec eux plus intimement qu'avec les hommes. Une simple station dans un chemin creux lui fait découvrir des hôtes surnaturels : « Sur la pente des talus, les anges tournent leurs robes de laine, dans les herbages d'acier et d'émeraude ». Puis cela se résout en délices colorées et olfactives : « La douceur fleurie des étoiles, et du ciel, et du reste descend en face du talus, comme un panier, contre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous (1) ». Partout, s'entend la vie invisible des racines qui nourrissent dans le mystère la réalité objective. De la contemplation du feu dans une cheminée, naît un afflux de régals intimes : « La plaque du foyer noir, de réels soleils des grèves : ah ! puits des magies ; seule vue d'aurore, cette fois (2). » A ces images de nature se mêlent des tableaux de villes qui foisonnent de ces métaphores à surprise dont il est fait un trop systématique usage aujourd'hui. Une place s'agrandit où grouille une basse populace qui, soudain, s'idéalise : « Cela commençait par toute la rustrerie, voilà que cela finit par des anges de flamme et de glace (3). » Mythes antiques, symboles neufs, s'accordent dans sa vision hallucinée. « Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges, l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'éroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centaureses sérapiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes orphéoniques, et de la rumeur des perles et des conques précieuses, la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants, des maisons de fleurs grandes comme nos armes et nos coupes mugissent. Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs tettent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune hurle et brûle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages

---

1. *Mystique.*

2. *Vieilles.*

3. *Matinée d'ivresse.*



dansent sans cesse la Fête de la Nuit. Et, une heure, je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver (1) » Hallucination provoquée par le babélisme anversoïse ou le babylonisme londonien, et dont le sens demeure, pour le plaisir du poète dirait-on, impénétrable. « Je pense qu'il y a une police ; mais la loi doit être tellement étrange, que je renonce à me faire une idée des aventuriers d'ici (2) ». Tout fait lui dévoile sa contre-partie : « Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu rose dans les nuages (3) ». L'œil fixé à sa lunette — microscope ou télescope — il voit tout dans n'importe quoi (*Ornières, Marine, Phrases...*) ; telle la devineresse scrutant le marc de café. Il n'a qu'un but : chercher l'ordre divin ou plutôt trouver l'accord qui existe entre tout ce qui est, du plus bas au plus haut. Rien de moins compliqué : « C'est aussi simple qu'une phrase musicale (4) » ; il s'agit de voir, de sentir, d'entendre ! La merveillesité du monde, il la découvre sans vouloir la retenir : son pouvoir n'existant que dans sa fugacité. Jamais moyens ne s'étaient offerts aussi propres à satisfaire nos perceptions les plus subtiles et à nous absorber dans l'anonymat de la Nature. C'est l'investissement de la poésie même, qu'elle vous entre panique ou bienfaisante par tous les pores. Mais rien ne dépasse le penchant du poète pour les analogies mordantes que lorsqu'il se fait le spectateur sarcastique de quelque music-hall luciférien : « O le plus violent Paradis de la grimace enragée ! Pas de comparaison avec vos Fakirs et les autres bouffonneries scéniques.

Dans des costumes improvisés, avec le goût du mauvais rêve, ils jouent des complaintes, des tragédies de malandrins et de demi-dieux spirituels comme l'histoire ou les religions ne l'ont jamais été. Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démenées, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales ». « J'ai seul

---

1. *Villes I.*

2. *Villes II.*

3. *Phrases.*

4. *Guerre.*

la clef de cette parade sauvage (1) », termine-t-il dans un cri orgueilleux et goguenard. En effet, il serait vain d'illustrer d'une glose ces imaginations où chacun prend ce qu'il peut, ces demi-énigmes dont seul l'auteur possède vraiment la clef, une clef qu'il a sans doute perdue par la suite. Avant de conclure, n'oublions pas que ces pages ne sont peut-être que des ébauches et qu'elles ont été publiées à l'insu de Rimbaud. En effet, si elles nous subjuguent, elles ne nous révèlent pas entièrement une pensée qui se perd dans le moi profond du poète.

Toutefois, il ne nous échappe pas qu'il s'est efforcé là plus qu'ailleurs de « se faire l'âme monstrueuse », c'est-à-dire avide de se gorger de tout ce qui s'offrait à ses sens, et d'épuiser en lui « tous les poisons pour n'en garder que les quintessences » et ainsi arriver à « l'inconnu », seule raison de l'art qu'il s'est choisi. Alors, « qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables » et il aura atteint son but, c'est-à-dire la communion avec tout ce qui vit. La conscience suprême, et, de ce coup, retrouvé le langage d'Orphée, ce verbe d'Eden, qui charmait en même temps les hommes, les animaux, les plantes et les pierres.

\* \* \*

Rimbaud est à peine de retour à Charleville que Verlaine, toujours à Londres, tombe assez sérieusement malade. Sa mère accourt près de lui, accompagnée d'une de ses cousines. Ce n'est pas assez, le poète réclame Rimbaud. Mme Verlaine envoie à ce dernier la somme nécessaire au voyage et Rimbaud arrive au chevet de son ami. « Ses bons soins, écrit Verlaine à Ed. Lepelletier, joints à ceux de ma mère et de ma cousine, ont réussi à me sauver cette fois, non certes d'une claquaison prochaine, mais d'une crise qui eut, certes, été mortelle dans la solitude (2) » Verlaine hors de danger, Rimbaud a déjà rejoint les Ardennes, à Roche, maintenant, près de Vouziers, dans une vieille propriété paysanne, héritage de sa famille maternelle. Sa santé se délabre ; il est las lui aussi de ce vagabondage sans profit, de ces histoires

---

1. *Parade*.

2. Lettre à Ed. Lepelletier, fin janvier 1873.

sans autre issue que des colères stupides. Il travaille à une œuvre : « livre païen ou livre nègre » (1) qui sera *Une Saison en Enfer*. De son côté, Verlaine est à Jéhonville, dans les Ardennes belges, convalescent. Il a passé, dans ce pays vallonné et boisé où serpente la poétique Semois, les plus douces heures de son adolescence ; il s'y reprend au bonheur en dépit de ses soucis matrimoniaux. Bientôt cette solitude lui pèse. Il appelle encore son ami auprès de lui. Rimbaud ne bouge pas. Nouvelle invitation, faite également à leur ami commun E. Delahaye. Rimbaud cède et tous les trois se rejoignent à Bouillon. Verlaine et Rimbaud s'y réconcilient d'une façon si parfaite que, le lendemain, les deux poètes s'embarquent à Anvers pour aller retrouver l'Angleterre. Raccommodage éphémère. Dans de nouvelles querelles s'anéantit chez Rimbaud le plaisir de vivre auprès de cet être en proie à ses humeurs d'ivrogne ou à ses remords de « veuf ». « Pitoyable frère ! Que d'atroces veillées je lui dus !. Je ne me saisisais pas fervemment de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute, nous retournerions en exil, en esclavage... Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés — tel qu'il se rêvait ! — et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot (2) ». Rimbaud se rend définitivement compte de l'impossibilité de « rendre à son état primitif de fils du Soleil » cette loque humaine, et s'irrite de tant de jours perdus à se débattre dans l'incohérence. D'autre part, Verlaine, lui aussi, en a assez de ce compagnon tyrannique. Et c'est lui qui, à son tour, abandonne son ami et s'embarque pour la Belgique, bien décidé à obtenir le pardon de sa femme à laquelle il a envoyé sa mère demander une entrevue à Bruxelles. Sa femme refuse de se rendre à son invite. Fou de chagrin, il appelle Rimbaud resté à Londres. Celui-ci se rend encore auprès de Verlaine et de sa mère. Quelques jours après, dans une scène aussi stupide que lamentable, Verlaine tire sur son ami un coup de revolver qui le blesse au poignet. On connaît la suite : l'arrestation de Verlaine, sa condamnation à deux ans de prison, sa détention à la prison des Carmes, à Mons, ses repentances et la crise de ferveur catholique qui lui inspirera *Sagesse*.

---

1. Lettre de Rimbaud à Delahaye, mai 1873.

2. *Illuminations*, *Vagabonds*.

## II

Rimbaud rentre à Roche le bras en écharpe et le cœur déchiré. Il a fait l'expérience des deux métropoles les plus vantées, de l'art, de l'amitié ; il n'en rapporte que de la rancœur et de la honte. « O Verlaine ! Verlaine ! » gémit-il, devant la faillite de celui en qui il avait espéré trouver un frère de sa trempe. Son erreur est profonde. Il fond en larmes violentes d'avoir été si cruellement trompé. Que va-t-il faire ? Ah ! il n'égrenera pas, lui, les litanies de ses remords. Cet homme qui a trouvé la paix dans l'humilité, il le méprise. D'ailleurs, il n'a pas de remords, lui ; rien que l'inapaisable colère de s'être embarqué dans une mauvaise voie, d'avoir été dupe d'un de ses semblables, et de celui qu'il s'était si soigneusement choisi ! Et l'art civilisateur aussi l'a trompé. Cette double offense a trop duré.

Farouchement, il s'enferme dans un grenier où on lui apporte ses repas, se replie sur lui-même dans un mutisme hargneux, se cherche et ne se retrouve pas. A-t-il perdu le secret qui l'a conduit d'un bond au summum de l'art ? Se regarde-t-il, risible apprenti sorcier, dénué de tout prodige au milieu du désordre de sa vie ? Juge-t-il l'effort littéraire la plus ridicule des vanités ? A-t-il cuvé son génie comme un mauvais vin ? S'est-il brûlé au feu du mystère en s'en approchant de trop près ? Craint-il la folie ? Seul, son orgueil demeure impavide dans sa sombre détresse. C'est assez : il n'ira pas plus loin ainsi sans perdre cette inflexibilité qui est sa force et son honneur. Mais avant d'en finir avec ces sottises, il tendra une dernière fois les ressorts de ses facultés pour écrire son testament, pour achever, dans des sarcasmes et des cris de délivrance, *Une Saison en Enfer*, ses adieux terribles à la Poésie.

Il choisit dans ses proses et vers ce qui l'exprime le mieux et

relie d'un trait de sa plume apocalyptique « ces quelques hideux feuilletts » de son « carnet de damné (1). »

Réveillé de sa stupeur, il se regarde dans son passé : « Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient ». Que n'a-t-il conservé cette ivresse dans laquelle il resplendissait « étincelle d'or de la lumière *nature* (2) ! » « Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. » Eternel malentendu du désir et de la possession, qui pousse au blasphème, allume la révolte. « Je me suis armé contre la justice. » Attitude bouffonne ! « Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! » Cette méprise le confond. « Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot. » Sinistre récompense de sa dévotion à la vérité. « Or, tout dernièrement, m'étant trouvé sur le point de faire le dernier *couac*, j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit. » Et il éclate d'un rire incoercible de pitié, de douleur et de mépris : « La charité est cette clef. — Cette inspiration prouve que j'ai rêvé ! (3) » Du plus bas au plus haut, tout n'était que leurre dans ce qu'il a poursuivi jusqu'ici. Qu'est-il donc, au fond ? Il a vécu toute la vie des hommes et des lieux de sa race ; les mille âmes de sa lignée sont en lui. La lassitude du trop connu l'accable. « Je n'en finirais pas de me revoir dans ce passé (4). » L'inertie de l'expérience l'écœure. A quoi se vouer ? « J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains ! Je n'aurai jamais ma main (5). » Comment triompher de ce dégoût et de cette inaptitude ? « Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre sur la grève... (6) » Non, il se redresse, prêt à tout, pourvu qu'il agisse. « A qui me louer ? Quelle bête faut-il adorer ? Quelle sainte image attaque-t-on ? Quels cœurs briserai-je ? Quel mensonge dois-je tenir ? — Dans quel sang marcher ? (7) » Il n'a plus rien à perdre ni à craindre : « On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre (8). » Il est coupable, certes, mais pas devant les hommes, incapables de sonder l'abîme de sa conscience ; « Prê-

---

1. 3. *Poème liminaire.*

2. *Délires II. Alchimie du verbe.*

4. 5. 6. 7. 8. *Mauvais sang.*



tres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci ; je n'ai jamais été chrétien ; je suis de la race qui chantait dans le supplice ; je ne comprends pas les lois ; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous vous trompez... Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous, maniaques, féroces, avares. Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre ; tu as bu d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan. — Ce peuple est inspiré par la fièvre et le cancer. Infirmes et vieillards sont tellement respectables qu'ils demandent à être bouillis. — Le plus malin est de quitter ce continent, où la folie rôde pour pourvoir d'otages ces misérables. J'entre au vrai royaume des enfants de Cham (1). » C'est la nuit de l'abîme. un violent corps à corps dans l'ombre avec les puissances antagonistes, où l'indomptable volontaire, cherchant son dieu, passe d'un plateau dans l'autre de l'éternelle balance. Il invoque le feu et, damné, flambe avec des visions de paradis. Sera-t-il perdu ou sauvé ? *Une Saison en Enfer* c'est sa vieille peau, l'inventaire de tout ce qu'il abandonne avant de prendre définitivement parti. C'est son passé, son présent, mais c'est aussi son avenir, le *mektoûb* des Arabes : sa destinée. Jamais il n'a été plus voyant.

Puis il s'attaque à l'amour dans une audacieuse transposition : « la vierge folle » et « l'époux infernal. » Il y expose en clair ses griefs contre son ancien compagnon, les conflits de leur « drôle de ménage (2). » Cette fois, il ne gardera pas pour lui seul « la clef de cette parade sauvage » : il nous la tend. Il a connu la faiblesse dans le plus féminin des hommes ; oh ! celui-là, il est si lâche, si prêt à se corrompre que c'en est pitié. Il l'a vu, chaque jour, s'abîmant, les mains jointes, dans un repentir enfantin. Il ricane sur la triste déchéance de cet être qui se délivre de ses péchés — oh ! la facile cure ! — en se jouant mélancoliquement de petits airs sur sa viole énamourée. Rimbaud ne croit qu'à la raideur qui peut tout vaincre.

---

1. *Mauvais sang.*  
2. *Détires I.*

Dans *l'Alchimie du verbe*, il s'amuse, puis s'irrite des moyens classés. A qui, « sur toute joie, pour l'étrangler », fit « le bond sourd de la bête féroce (1) », il faut un verbe adéquat à sa faim, à son avidité créatrice. « J'inventai la couleur des voyelles!... Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction. » Toutefois, sa probité sait reconnaître ses dettes : « La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe ». Son ambition croît encore : « Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots!... Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit... Aucun des sophismes de la folie, — la folie qu'on enferme, — n'a été oublié par moi : je pourrais les redire tous, je tiens le système. » Amère victoire, puisqu'il a perdu en elle les fières espérances de la veillée des armes ! « Ma santé fut menacée. La terreur venait. Je tombais dans des sommeils de plusieurs jours, et, levé, je continuais les rêves les plus tristes. J'étais mûr pour le trépas, et par une route de dangers ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons. » Le résultat ne vaut pas le tourment ; d'ailleurs : « ma vie serait toujours trop immense pour être vouée à la force et à la Beauté (2). » Enfin, l'Art est une obéissance à laquelle il ne peut davantage se soumettre.

Soudain, il comprend les raisons de sa perplexité : « Moi ! moi ! qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! (3). Alors éclate la révélation de son identité : « Paysan ! » Oui, il a reconnu le signe de son clan, le joug sous lequel il devra chercher son devoir, un devoir rigoureux comme celui qui convient à qui est implacablement rivé à la terre et doit, tout en geignant, « tenir le pas gagné. » Il a touché le tuf de sa vraie nature et retrouvé sa noblesse. La « poudre de rubis brûlante » que son sang charrie l'excite à aller de l'avant ; et son intelligence destructrice, parce qu'avide d'absolu, rompt définitivement les

---

1. *Poème liminaire.*

2. *Délires II. Alchimie du Verbe.*

3. *Adieu.*

liens qui l'attachaient à cette vie fausse et qui ne lui inspire plus que du dégoût. Enfin, à travers les dernières fumées sulfureuses de l'enfer, il voit briller l'étoile de son salut. Par la matière, il est arrivé à l'Esprit. La nuit va finir. « Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et, à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux villes splendides. » Et il se livre à l'espérance d'un avenir où il lui « sera loisible de posséder la vérité dans une âme et dans un corps (1). »

Mais, on le constatera, cette soumission lyrique n'a pas vaincu l'athée.

« Espèce de prodigieuse autobiographie psychologique ! » dira Verlaine qui a assisté à la maturation de la *Saison*, qui plus que quiconque en a pénétré le sens et qui seul a le droit, comme témoin, confident et poète, d'émettre un avis sur cette œuvre.

Ce testament, Rimbaud le publiera-t-il ? A quoi bon, puisque, jusqu'ici, le silence a seul répondu à sa voix et que, d'ailleurs, tel Villiers de l'Isle Adam, il est de ceux qui portent leur gloire dans leur poitrine. Sa mère, qui guette anxieusement ses débats, intervient. Bien qu'elle ne comprenne rien à ces feuillets noircis, elle l'encourage à leur chercher un éditeur. Peut-être y voit-elle l'unique moyen de délivrer son fils de son terrible envoûtement. Rimbaud fait un voyage infructueux à Paris, puis il se rend en Belgique. Enfin, en octobre 1873, *Une Saison en Enfer* sort des presses d'un imprimeur de Bruxelles. Il en distribue quelques exemplaires, dont un à Verlaine, pour en prendre congé dirait-on, et accourt à Paris, parmi ses anciens compagnons, juger de l'effet produit. Il scrute leurs visages qui n'expriment qu'une incompréhension ricaneuse et regagne Roche, fixé. Alors, un jour de novembre suivant, il brûle « fort gaïement », assure sa sœur (2), dans la cheminée de la ferme, tous les exemplaires qui restent en sa possession. Ainsi, tout sera bien fini avec cette erreur. Mais, objectera-t-on, oubliait-il que la presque totalité de l'édition restait chez l'imprimeur prête à être livrée au public ? Non : il pouvait croire que, n'en ayant pas acquitté les frais, elle serait sous peu envoyée au pilon, anéantie, et que, sur les exemplaires qu'il avait distribués, un dédaigneux oubli se ferait rapidement.

---

1. Adieu.

2. Isabelle Rimbaud : *Reliques*.

Rimbaud vient d'atteindre sa dix-neuvième année. Sa lyre prodigieuse est en miettes et il en foule les débris. Quand on l'interroge sur son abandon de la Poésie : « Absurde ! ridicule ! dégoûtant ! » sont les seuls mots qu'on lui arrache. Maintenant qu'il s'est délivré l'âme et le cœur, son œuvre lui répugne comme le souvenir d'une honteuse orgie. Il ne guérira pas de ceremords. A présent qu'il a tué le rêve, qu'il a compris que les lois que se sont façonnés ses semblables lui seront toujours hostiles, que va-t-il faire pour apaiser la nouvelle faim qui le dévore, l'irrésistible ambition qui gronde en lui comme un feu souterrain ? Rimbaud se prouvera qu'il est encore Rimbaud, mais d'une autre façon.

« Assez ! voici la punition. — *En marche !* » (1) Rimbaud, sur qui pèse, malgré lui, la rigoureuse influence de sa mère, cherche sa voie dans l'action, les mains encore frémissantes d'avoir étranglé ses rêves de poète. Ici, ne trouvant rien à son goût, où tout lui est ennemi, il sera obligé de marcher le front bas, sournoisement, et la lèvre de plus en plus amère : « Quant au bonheur établi, domestique ou non... non, je ne peux pas. Je suis trop dissipé, trop faible. La vie fleurit par le travail, vieille vérité : moi, ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action, ce cher point du monde (2) ». Ses impatiences d'aigle, il les vaincra en se coupant les ailes. Il a jeté son regard implacable sur Paris et sur Londres ; il s'est mêlé à leurs foules passives, à leurs vains plaisirs ; il a vu ahaner, sous le faix des tâches superflues, leurs esclaves sans révolte : il n'est pas de ceux-là. Pour tenir loin de toute provocation le feu homicide qui couve en lui, où ira-t-il ? Il cherchera ; et, peut-être, l'ancien « fils du Soleil » trouvera enfin « le lieu et la formule ». Il se colletera avec la réalité pour disperser les derniers phantasmes de son cerveau d'illuminé : « Allons ! la marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère (3) ». Comme ce sera vrai !

Pour l'instant, il oublie, dans l'étude de la langue allemande, son horreur de la stagnation. Il faut partir. En lui, gronde la rumeur d'une horde de vagabonds. « Au revoir ici, n'importe où. Conserits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce ; ignorants pour la science, roués pour le confort ; la crevaisson pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route ! (4) »

En novembre 1873, il passe à Paris, gagne Londres, puis

---

1. 2. 3. *Une Saison en Enfer*.

4. *Les Illuminations* : Démocratie.



l'Ecosse. Presqu'une année s'écoule dans la grande île. L'hiver de 1874-1875 est tout de repos à Charleville. Il séjourne ensuite à Stuttgart en qualité de précepteur. Verlaine qui sort de la prison de Mons, sa peine purgée, l'y rejoint « un chapelet aux pinces (1) », pour le convertir à la foi qui l'a délivré de ses démons. Après de nombreuses stations dans les brasseries, une discussion s'engage entre eux; ils s'empoignent, et « Rimb » flanque une raclée au « Loyola ». Par les Alpes, à pied, Rimbaud entre en Italie avec, pour but, les Cyclades. Frappé d'une insolation et rapatrié à Marseille, il se refait à l'hôpital et met le cap sur l'Espagne, racolé, dit-on, comme soldat carliste. En octobre 1875, il est à Charleville. Verlaine, qui enseigne le français dans une institution de la banlieue de Londres, essaie encore une fois de réduire le mécréant : « Tout le reste est duperie, méchanceté, sottise, lui écrit-il (2). L'Eglise a fait la civilisation moderne, la science, les littératures; elle a fait la France et aussi les hommes, elle les crée. Je m'étonne que tu ne vois pas ça, c'est frappant... Je te voudrais tant éclairé, réfléchissant. Ce m'est un si grand chagrin de te voir en des voies idiotes, toi, si intelligent, si *prêt* (bien que ça puisse t'étonner). J'en appelle à ton dégoût lui-même de tout, à ta perpétuelle colère contre chaque chose, juste au fond, cette colère, bien qu'inconsciente du pourquoi! » Le silence de Rimbaud sera sa réponse à la « vierge folle. »

Malheureux ! tous les dons, la gloire du baptême...

Tu pillas tout, tu perds en viles simagrées

Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas !

gémira de nouveau Verlaine vers « l'enfant prodigue » qui saccage « avec des gestes de satire » le trésor de son extraordinaire nature. Méfie-toi, lui prophétise-t-il,

La patrie oubliée est dure au fils affreux.

Mais l'infatigable ami sait trop qu'il ne pourra détourner de

---

1. Lettre de Rimbaud à E. Delahaye. février 1875.

2. Décembre 1875.

son sort, ce fanatique qui ne connaît que l'orgueil; et, en désespoir de cause, il exhale vers le ciel ce suprême cri de recours :

Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère ! (1)

Rimbaud sait où est sa vraie patrie. Il cède à l'irrésistible attraction qui a entraîné vers la terre des conquérants, des sages et des prophètes, tant d'esprits inquiets de notre Occident. Mais il se propose d'y aller, lui, avec le dessein d'y vivre en peinant durement et par la route que le hasard lui offrira. Il traverse la Belgique et arrive en Hollande. En juin 1876, à Rotterdam, les poches vides, il guette les navires en partance où il pourra, de son travail, gagner son passage. Un racoleur de la légion étrangère néerlandaise l'aborde, le convainc, lui fait signer un engagement de six ans et l'embarque. « Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brulera mes poumons ; les climats perdus me tanneront (2) ». Des semaines de mer aveuglante et voici Java, son exubérance végétale ; Java à la population la plus dense de la terre, fourmillant de nudités cuivrées. Non, ce n'est pas en mercenaire qu'il doit aborder cet Orient-là ! Un mois après, il déserte, erre quelque temps dans la forêt malaise et s'enfuit à bord d'un voilier anglais qui, par le Cap de Bonne-Espérance, Liverpool, des ports de Norvège et de Hollande, le mène enfin à Bordeaux, d'où à pied, il rejoint à Charleville le 31 décembre 1876. Au printemps, « l'homme aux semelles de vent (3), » se met en route pour l'Asie-Mineure. Il s'arrête à Vienne, s'y improvise camelot et portefaix. Blessé à la suite d'une rixe avec un policier, il en est expulsé. Par la Bavière, il revient dans les Ardennes. Court répit : il est déjà en Hollande, puis à Hambourg. Interprète dans un cirque ambulante, il va de foire en foire et atteint Copenhague, Stockholm. Ce n'est pas encore ça. En tous cas, le voici aguerri pour la « punition ». Il arrive à Marseille en automne 1877, après un arrêt à Charleville, et tombe malade à bord du bateau qui l'emporte vers Alexandrie. Débarqué à Civita-Vecchia, il s'y rétablit, visite plu-

---

1. *Sagesse.*

2. *Une Saison en Enfer.*

3. Surnom donné par Verlaine à Rimbaud.

sieurs villes de la péninsule, dont Rome. Encore un hivernage dans sa famille, à Roche, cette fois. Il y est encore au mois de juillet suivant et s'occupe aux travaux de la moisson. Hambourg le revoit. En avril 1878, il redescend vers la Suisse, toujours à pied, traverse le Gothard sous une tourmente de neige, puis l'Italie jusqu'à Gênes et arrive à Alexandrie à la fin de l'année. Au commencement de 1879, il séjourne à Chypre dans un emploi de chef de carrière. La maladie l'en déloge six mois après. Il reparaît à Roche, desséché et bronzé, le verbe mâle. La fièvre typhoïde l'y retient un assez longtemps. Les premiers froids de son pays natal le font frissonner et, à Ernest Delahaye qui lui rappelle leurs courses heureuses de jadis dans la campagne blanche de neige, il répond : « A présent, je ne puis plus. Mon tempérament se modifie. Il me faut les contrées chaudes, les bords de la Méditerranée tout au moins. » Et, à ce même ami, son premier admirateur, qui s'inquiète, avec une curiosité légitime, de ce que devient la littérature dans tous ces voyages : « Je ne m'occupe plus de ça, (1) » déclare-t-il avec mépris. En mars 1880, il est en Egypte, puis, de nouveau, à Chypre ; il y surveille l'édification d'un palais pour le gouverneur de l'île, au sommet du Troodos. En juillet, il erre en quête de travail par Djeddha, Souakim, Massouah, Hodiedah..., sur le littoral de la Mer Rouge. Enfin, le voici à Aden. Il connaît la plupart des langues d'Europe et l'arabe.

\* \* \*

Est-ce cette fois l'Orient qu'il a rêvé ? Rien de commun cependant avec celui

Du grand désert, où luit la Liberté ravie,  
Forêts, soleils, rives, savanes !

entrevu dans *les Poètes de sept ans*. Le visage durci, il s'est arrêté sur un rocher sablonneux, dans un des lieux les plus infernaux de la terre, — « aucun arbre, même desséché, aucun brin d'herbe aucune parcelle de terre, pas une goutte d'eau douce... 45° en chambre » — et entre au service de MM. Viannay, Mazaran, Bardet et Cie, négociants en café, peaux, gommés et autres produits

---

1. E. Delahaye, *op. cit.*

indigènes, en qualité d'acheteur à raison de cinq francs par jour « nourri, logé, blanchi ». Ce n'est qu'une installation d'attente qui lui permettra de s'initier à ce genre de commerce et de pousser plus loin : « La maison a aussi des caravanes dans l'Afrique ; et il est encore possible que je parte par là, où je ferai des bénéfices et où je m'ennuierais moins qu'à Aden qui est, tout le monde le reconnaît, le lieu le plus ennuyeux du monde, après celui que vous habitez » (1), écrit-il à sa famille avec sa grâce accoutumée. Il pense même aller jusqu'à Zanzibar. Un lourd désenchantement s'est emparé de lui qui ne le quittera plus. Mais il s'agit d'assurer son avenir matériel, ne plus rien devoir à personne et pour cela souffrir le martyre s'il le faut. Il veut servir à quelque chose de directement utile après tant de folies. Afin de s'armer pour la lutte et ne pas choir de son piédestal, tout de suite, il fait un appel aux siens de livres de sciences, de manuels de métier, d'instruments d'ingénieur et d'explorateur, en même temps que de grammaires et de dictionnaires qui lui permettront de s'assimiler, avec sa voracité habituelle, langues et dialectes des pays qu'il se propose de parcourir. Ne rien ignorer de ce qui existe tout en s'appliquant à se créer l'état d'esprit des hommes des grands âges vagabonds, quand ils étaient seulement riches d'instincts et affamés d'un goût puissant de la nature qu'ils ont perdus, voilà son ambition. Rapidement apprécié par ses patrons, malgré son caractère difficile, Rimbaud est envoyé quatre mois après son arrivée au comptoir que ceux-ci ont fondé depuis peu à Harrar, dans le sud de l'Ethiopie et centre du trafic du café, de l'ivoire, des parfums, de l'or, dans ces lieux. Il y arrive « après vingt jours de cheval à travers le désert Somali ». Ce n'est plus la fournaise d'Aden, son décor de montagnes sombres et stériles, sa mer triste et incendiée ; il est à 3.000 mètres, sur un plateau. « Harrar est une ville colonisée par les Egyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes... Le pays est élevé mais non infertile. Le climat est frais et non malsain. On importe ici toutes marchandises d'Europe par chameaux. Il y a, d'ailleurs, beaucoup à faire

---

1. Aden, 22 septembre 1880.

dans ces régions (1). » Et c'est l'échelonnement des lettres qu'il écrira durant son exil à ses « chers amis », ainsi qu'il y nomme en bloc sa mère, ses sœurs et son frère. Lettres sans tendresse ni confidences, banales, dénuées de tout style, étonnamment négligées même, et moroses comme la vie qu'il mène. Après tant d'éclatantes révoltes, d'orgueilleuses parades, de violences picturales, d'âcres goguenardises, quelle grise résignation ! quel vide spacieux ! Oui, son divorce est bien complet avec le lyrisme. Rien de ce qui regarde sa vie passée ne s'y montre. Ses déconvenues, ses misères de marchand, le morne ennui qui le taraude en forme le fond. Parfois, une phrase, un mot, rappellent l'enfant terrible qu'il a été. A moins qu'il n'exprime son souci de ne pas avoir satisfait à la loi sur le recrutement de son pays. Crainte superflue : son frère Frédéric l'ayant dispensé du service militaire en s'engageant. Parfois aussi d'autres réclamations de manuels, de grammaires d'idiomes, de traités scientifiques.

Malgré son marasme, tout l'attire : il a chassé le rêve, mais la soif de connaître le dévore. A Harrar, il craint le froid de l'hiver et les pluies d'été le font grelotter sous ses vêtements de coton. A-t-il regret de sa décision ? Non. Il va parmi les prosaïsmes de sa nouvelle existence, dépouillé de sa magique ambition, accomplissant avec conscience sa besogne terre à terre et monotone, en menant une vie d'anachorète ; plus d'alcool, de tabac : pour nourriture, le brouet des indigènes, de l'eau pour boisson. Evoquons-le dans sa case ou sous la tente de sa factorerie ambulante, en compagnie de son serviteur indigène Djami, au milieu de ses objets d'échange, de ses acquisitions, mettant de l'ordre dans ses écritures, comptant ses piastres, ou montant à cheval pour aller trafiquer dans l'inconnu. De temps à autre, une visite rompt son isolement : un explorateur : Borelli, Soleillet, d'autres, qui viennent lui demander l'hospitalité, se distraire à ses gouailleries et s'enrichir de sa connaissance de la contrée. Parfois, il fait aux siens une brève allusion aux méfaits que le dur climat inflige à sa santé : « Je vous souhaite des estomacs moins en danger que

---

1. Harrar, 13 décembre 1880.



le mien, et des occupations moins ennuyeuses que les miennes (1) », non pour se plaindre : ce n'est pas sa façon, mais pour leur dire quelque chose. « Hélas ! moi, je ne tiens pas du tout à la vie ; et si je vis, je suis habitué à vivre de fatigue ; mais si je suis forcé de continuer à me fatiguer comme à présent, et à me nourrir de chagrins aussi véhéments qu'absurdes dans ces climats atroces, je crains d'abrégér mon existence (2). » Pourquoi cette épreuve volontaire, quand il aurait toute facilité de vivre normalement, dans son pays ? Il ne le dira jamais. « Enfin, puissions-nous jouir de quelques années de vrai repos dans cette vie ; et heureusement que cette vie est la seule et que cela est évident, puisqu'on ne peut s'imaginer une autre vie avec un ennui plus grand que celle-ci ! (3) » *Et heureusement que cette vie est la seule !* Soulignons ce passage pour plus tard. Lorsque sa mère lui reproche la rareté et la brièveté de ses missives : « Et que voulez-vous que je vous raconte de mon travail d'ici, qui me répugne déjà tellement, et du pays que j'ai en horreur, et ainsi de suite ? Quand je vous raconterais les essais que j'ai faits avec des fatigues extraordinaires et qui n'ont abouti à rien, qu'à la fièvre qui me tient à présent depuis quinze jours de la manière dont je l'avais à Roche, il y a deux ans ? Mais, que voulez-vous. je suis fait à tout à présent ; je ne crains plus rien (4). » Une éclaircie, la seule, dans son sévère courrier de dix ans, presque un sourire : « Vous êtes en hiver à présent, et je suis en été. Les pluies ont cessé ; il fait très beau et assez chaud. Les caféiers mûrissent ; d'autres sont en fleurs, et ça sent délicieusement bon, un goût qui rappelle tout à fait la fleur d'oranger (5). » Risible compensation à tant de misères ! Nuit et jour, il porte l'or de ses gains dans une ceinture, un or ridiculement improductif. Il demande à sa mère de lui faire un placement « en son nom ». Mme Rimbaud, bonne paysanne, lui achète une terre. « Mais que diable voulez-vous que je fasse de propriétés foncières ! (6) » s'exclame colé-

---

1. Harrar, 16 avril 1881.

2. 3. Harrar, 25 mai 1881.

4. Harrar, 22 juillet 1881.

5. Harrar, 7 novembre 1881.

6. Harrar, 7 novembre 1881.

reusement le nomade à qui tout le désert appartient. Sans répit, il poursuit son labeur de damné. Est-ce du stoïcisme ? Non, c'est encore de l'orgueil, de l'orgueil sans témoin, le plus pur. Au sein de ce pays sans lois, il fait enfin ce qu'il veut ou à peu près : il n'obéit plus à personne.

Le voici au Choa, toujours trimant sans grand profit, et vivant dans un tel dédain de tout ce qui ne lui est pas personnel, qu'il n'éprouve même pas la moindre curiosité pour les événements de son pays. Il n'a qu'un but : diriger vers la côte des caravanes chargées des produits qu'il a mission de réunir. La tâche est rude. Elle comporte tous les risques, toutes les fatigues, ici et là, partout où il s'emploie.

La malédiction de n'être jamais las  
Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire(1),

s'étonnera Verlaine de qui la pensée fidèle l'accompagne en dépit de tout et dont le remords d'avoir perdu son viril appui le hantera jusqu'à la mort. Lui seul sait ce qu'il vaut cet enfant perdu qui va à travers le monde « avec l'irresponsable audace d'un Hercule (2) » ; lui seul a lu dans son destin et deviné la raison mystique de son exil et de son labeur de forçat. Malgré leurs « diverses pérégrinations plus ou moins effrayantes (2) » et le mépris que lui voue le vagabond, il lui fait confiance : cette vie n'est-elle pas celle qu'il doit mener, afin de gagner ce que lui, Verlaine, entend être le salut de son ancien compagnon ?

Soudain, une ambition vraiment inattendue se lève sur la primitive et dure existence de Rimbaud le décivilisé : « Je suis pour composer un ouvrage sur le Harrar et les Gallas que j'ai explorés, et le soumettre à la Société de Géographie (3) », annonce-t-il d'Aden où il est revenu séjourner à son ami E. Delahaye, cette fois. Vient ensuite la nomenclature de nouveaux livres néces-

---

1. *Sagesse*.

2. Paul Verlaine, *Les Poètes maudits*.

3. Aden, 18 janvier 1882. Cet ouvrage : *Rapport sur l'Ogadine*, a paru en 1884 dans les comptes rendus de la Société de Géographie.

saires à ce travail : traités de topographie, de géodésie, de trigonométrie, de minéralogie, d'hydrographie, de météorologie, de chimie industrielle, d'astronomie, encore accompagnés d'instruments de géomètre et d'explorateur, ainsi que d'un appareil photographique. « Tu ne t'imagines pas quel service tu me rendras. Je pourrai achever cet ouvrage et travailler ensuite aux frais de la Société de Géographie. Je n'ai pas peur de dépenser quelques milliers de francs, qui me seront largement revalus. Je t'en prie donc, si tu peux le faire, achète-moi ce que je demande le plus promptement possible ; surtout le théolodite et la collection minéralogique (1). » Rimbaud veut rendre service au genre humain ! Quelle mouche l'a piqué ? C'est que tout en trafiquant il a exploré.

Les renseignements qu'il donne à sa maison dans son courrier, ou verbalement à ceux qui le visitent sur ses audacieuses randonnées dans des régions quasi inconnues, seront de première importance pour ceux qui y passeront après lui. Puis de longs jours s'écoulent dans ses soucis de mercanti du désert sans vaincre son absolu désenchantement : « J'espère bien voir arriver mon repos avant ma mort. Mais d'ailleurs, à présent, je suis fort habitué à toute espèce d'ennuis ; et si je me plains, c'est une espèce de façon de chanter (2) ». Toujours le même thème, à moins qu'il n'exprime son horreur « de la pluie, de la boue et du froid (3) ». Et c'est encore une commande de bouquins techniques. Toutefois, voici que le contempteur des buts communs, mêle à son espoir de posséder bientôt une cinquantaine de mille francs, celui de reprendre, apaisé par l'effort et peut-être l'évidence de son erreur, le chemin de son pays avec, au bout, cette vision : jouir honnêtement, humblement de son petit pécule amassé, il peut le prétendre, à la sueur de son front :

Peut-être un soir m'attend  
Où je boirai tranquille  
En quelque bonne ville,  
Et mourrai plus content... (4)

---

1. Aden, 18 janvier 1882.

2. Aden, 10 juillet 1882.

3. Aden, 15 janvier 1883.

4. A. Rimbaud, *Comédie de la Soif*.

Non, il fait trop froid, là-haut ; il ne pourrait plus y vivre. A-t-il fléchi dans son absolutisme, ce volontaire qui ne revient pas sur ce qu'il a rejeté et qui toujours dit : non ! au destin contraire ? On le croirait à lire ce cuisant aveu : « La solitude est une mauvaise chose, ici-bas ; et je regrette de ne pas être marié et de n'avoir une famille à moi. Mais, à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine ; et, tous les jours, je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe. Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues et ces aventures chez des races étranges, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, — si je ne dois pas un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science ? » Tout à fait ce que sa mère rêvait pour lui. Quant à ce qui concerne son avenir personnel, il constate sans s'émouvoir : « Mais qui sait combien peuvent durer mes jours, dans ces montagnes-ci ? Et je puis disparaître, au milieu de ces peuplades, sans que la nouvelle en ressorte jamais (1) » : Qu'importe ! Il n'y a vraiment plus en lui que le paysan qui sait compter et qui amasse et le fanatique « itinérant » qui passe ses jours à mesurer les sables de ses jambes maigres en y imprimant la plante de ses pieds durcis.

Non, ce n'est pas fléchir que d'accepter cette vie de purgatoire sans y être forcé. « Quelle existence désolante je traîne sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées ! Quel ennui ! Quelle vie bête ! Que fais-je ici, moi ?... Et puis qu'irais-je chercher ailleurs ?... » (2). Et toujours cette alarme puérile au sujet de son service militaire qui le hante. De temps à autre, il fournit des détails, dont il sait sa mère friande, sur son petit magot qui s'accroît.

Nous sommes en 1884. *Les Poètes maudits* viennent de paraître. L'avant-garde de notre jeune poésie est subjuguée par le météore

---

1. Harrar, 6 mai 1883.

2. Aden, 5 mai 1884.

que leur a révélé Verlaine. Où est-il le « Shakespeare enfant » promu par Hugo ? Il marche, tel un derviche, parmi « les galets, fils des déluges (1) » seul, sans désir de gloire et sans l'espoir peut-être de s'arrêter un jour. Se rappelle-t-il ?

Si j'ai du goût, ce n'est guère  
Que pour la terre et les pierres.  
Dinn ! Dinn ! Dinn ! Dinn ! Mangeons l'air,  
Le roc, le charbon, le fer.

Non, il n'a pas besoin de se rappeler ; il est toujours lui, sauf qu'il n'est plus poète.

Mes faims, c'est les bouts d'air noir,  
L'azur sonneur ;  
— C'est l'estomac qui me tire,  
C'est le malheur (2).

Hein ! comme cela sonnerait juste à ses oreilles, s'il se rappelait ! Mais ses oreilles sont bien closes à toutes ces balivernes de jadis, puisqu'il est un homme nouveau, affranchi d'un passé mort. Tout de même, quel pli d'amertume fronce sa lèvre à suer dans cet enfer, non littéraire cette fois, et qu'il subit virilement puisqu'il l'a voulu. Il est encore revenu à Aden et vit en compagnie d'une Abyssine. Est-il plus heureux ? « Moi, je suis à peu près fait à tous ces climats, froids ou chauds, frais ou secs, et je ne risque plus d'attraper les fièvres ou autres maladies d'acclimatation ; mais je sens que je me fais très vieux, très vite, dans ces métiers d'idiots et de ces compagnies de sauvages ou d'imbéciles (3) ». Ainsi, ces peuplades en lesquelles il espérait sans doute trouver « la candeur de l'antique animal » dont parle Baudelaire, ne valent pas mieux que les « civilisés » qu'il a fui, écœuré. Toutefois, il se garde de profiter de leur immoralité pour abuser d'eux : « Si j'ai eu des moments malheureux auparavant, je n'ai jamais cherché à vivre aux dépens des gens, ni au moyen du mal (4) ». Il

---

1. 2. *Fêtes de la faim.*

3. Aden, 10 septembre 1884.

4. Aden, 7 octobre 1884.



va avoir trente ans. Il assiste aux intrigues des pays européens pour asseoir leur domination en ces lieux. Et ce sont des critiques acerbes à l'adresse de son propre pays et de l'Angleterre sur leurs méthodes colonisatrices ou conquérantes. Les Anglais encore lui paraissent pratiques, quoique révoltants dans leurs impérieux moyens, « mais nul pouvoir ne sait gâcher son argent, en pure perte, dans des endroits impossibles, comme le fait la France (1) » constate-t-il avec un froid détachement. Et, sans relâche, il continue ses achats de café, de cuirs secs, de gomme, d'encens, de plumes d'autruche, d'ivoire, de girofles. Soudain, une révolte qui, depuis longtemps, couvait en lui, éclate. Il rompt brutalement avec ses patrons : « J'ai quitté mon emploi d'Aden, après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité (2) ». Il n'a pas changé. Tous les Européens, explorateurs ou marchands, qui lui ont rendu visite, témoignent de sa rare intelligence, mais aussi de son caractère entier.

Que va-t-il faire ? Une chose contradictoire chez qui a marqué son désir de ne pas vivre « au moyen du mal » : il s'apprête à former une caravane pour porter quelques milliers de vieux fusils à pistons à Ménéllick, roi du Choa, qui a un différend à régler avec les Egyptiens. Il espère bien retirer 25 à 30.000 francs de son expédition. Que ces sauvages s'entretuent, pourvu que les thalaris abondent dans sa ceinture ! « Je suis heureux de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai que je vais faire une route terrible. De Tadjourah au Choa, il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval, par les déserts brûlants ». Mais l'Abyssinie des hauts plateaux le récompensera de ses fatigues. « C'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la Mer Rouge » (3). Et vite il s'initie aux dialectes des habitants qu'il doit rencontrer sur son passage. Au commencement de décembre 1885, il arrive à Tadjourah, village Danakil de la colonie française d'Obock. La difficulté de trouver des chameaux, les palabres avec indigènes et guides, le départ de l'associé qu'il s'est adjoint pour ce grand trafic et qui tombe

---

1. Aden, 30 décembre 1884.

2. Aden, 22 octobre 1885.

3. Aden : 18 novembre 1885.

gravement malade, le font piétiner toute l'année suivante dans cet endroit. Enfin, en décembre 1886, il repart, redoutant les guet-apens des tribus hostiles, à travers des torrents desséchés, des végétations épineuses, des plateaux arides, longeant des précipices et des rivières rarement guéables, et gagne les hautes altitudes.

Le voici à Ankober, capitale du Choa. Ménélick n'y est plus ; il a quitté cette ville pour Antotto, aujourd'hui Addis-Ababa. Il se lance sur ses traces, le rejoint dans la hutte qui lui sert de résidence et lui livre sa marchandise. Mais le « roi des rois » ruse, menace, quand on lui présente la facture. Rimbaud n'est pas homme à trembler devant un potentat même de couleur. Il tient bon, sans parvenir toutefois à se faire payer la totalité de ce qui lui est dû. Quelques échanges avec les indigènes lui font heureusement compenser ses pertes. Son retour s'effectue vers Harrar en compagnie de l'explorateur Borelli, dans le but de trafiquer encore et de reconnaître avec ce dernier le tracé de la voie ferrée qui reliera un jour la Côte des Somalis à Addis-Ababa et ouvrira l'Abyssinie au commerce mondial.

En décembre 1887, à Aden, le goût de la littérature le reprend, mais dans un but humblement utilitaire, journalistique. Il offre au *Temps*, au *Figaro*, et — retenons notre surprise — à « l'honorable *Courrier des Ardennes*, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique, A. Pouillard ! » (1), des récits de ses voyages dans l'Afrique Orientale. Devant le silence de ces journaux, il jette définitivement sa plume. En avril suivant, il regagne Harrar ; son plus tenace ennemi l'y relance : « Je m'ennuie beaucoup, toujours ; je n'ai même jamais connu personne qui s'ennuyât autant que moi... Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est et éloigné de toute société intelligente (2) ». Et cependant l'avidité de ses yeux et de son esprit est loin d'être calmée « Je voudrais parcourir le monde entier qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être alors trouverai-je un endroit qui me plaise à peu près (3) ». Nouveau Juif-Errant, il ne peut vaincre son

---

1. Lettre de Charleville du 25 août 1870 adressée à Izambard.

2. Harrar, 4 août 1888.

3. Harrar, 10 janvier 1889.

hébétude d'être là et de se désoler de tout. « Des déserts, peuplés de nègres stupides, sans route, sans courriers, sans voyageurs : que voulez-vous qu'on vous écrive de là ? Qu'on s'ennuie, qu'on s'embête, qu'on s'abrutit, qu'on en a assez, mais qu'on ne peut pas en finir, etc., etc ! Voilà tout, tout ce qu'on peut dire, par conséquent ; et comme ça n'amuse pas non plus les autres, il faut se taire ». Une consolation imprévue adoucit son marasme : il se fait aimer. « Je jouis du reste, dans le pays et sur la route, d'une certaine considération due à mes procédés humains. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Au contraire, je fais un peu de bien quand j'en trouve l'occasion, et c'est mon seul plaisir ». Et il arrive à reconnaître que ces sauvages ne sont, en somme, « ni plus bêtes, ni plus canailles que les nègres blancs des pays dits civilisés ; ce n'est pas du même ordre, voilà tout. Ils sont même moins méchants, et peuvent, dans certains cas, manifester de la reconnaissance et de la fidélité. Il s'agit d'être humain avec eux (1) ». Toutefois, il ne pourra jamais se faire à ce pays qui l'accable moralement et physiquement : « ... il me blanchit un cheveu par minute. Depuis le temps que ça dure, je crains d'avoir bientôt une tête comme une houppe poudrée. C'est désolant cette trahison du cuir chevelu ; mais qu'y faire ? (2) ».

Ainsi se déroule, par rivages, plaines, montagnes, vallées son itinéraire de dix ans : Aden, Harrar, Aden, Harrar, Aden, Tadjourah, Aden, Antotto, le Caire, Aden, Harrar... ; Aden, son port d'attache où il se ravitaille en objets d'échange ; Aden « ce cratère de volcan éteint et comblé au fond par le sable de la mer... sans une herbe... » où il rotît la plupart du temps « comme dans un four à chaux ».

---

1. Harrar, 25 février 1890.

2. Harrar, 21 avril 1890.

Au début de l'année 1891, il se plaint de varices compliquées de rhumatismes dans le genou droit. Il a beaucoup maigri : « Il y a aujourd'hui quinze nuits que je n'ai pu fermer l'œil une minute, à cause de ces douleurs dans cette maudite jambe... Fais-moi donc ce plaisir : achète-moi *un bas pour varices, pour une jambe longue et sèche* (le pied est n° 41 pour la chaussure) », écrit-il à sa mère « Il faut que ce bas monte par-dessus le genou, car il y a une varice au-dessus du jarret. » C'est la règle, ici, cet inconvenient désagréable, assure-t-il. « Même des européens jeunes de 25 à 30 ans. sont atteints de rhumatismes après 2 ou 3 ans de séjour ! » Il se regarde comme privilégié d'y avoir échappé jusque-là. « La mauvaise nourriture, le logement malsain, le vêtement trop léger, les soucis de toutes sortes, l'ennui, les tracasseries continuelles au milieu des nègres canailles par bêtise, tout cela agit très profondément sur le moral et la santé, en très peu de temps. Une année ici en vaut cinq ailleurs. On vieillit très vite, comme dans tout le Soudan » (1). Pour lui, ce gonflement des veines autour du genou, ce sont surtout les dernières fatigues et la température froide du Harrar de novembre à mars qui en sont la cause. Il marche péniblement sous le poids de sa ceinture bourrée d'or. Malgré les soins, son état s'aggrave. Il boîtie et souffre le martyr. « C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté (2) ». La marche lui est impossible. Perdant l'appétit et s'affaiblissant de plus en plus, il s'aide d'un cheval pendant une vingtaine de jours. Son genou est devenu énorme et dur, sa cuisse maigrit encore et il ne peut plus plier sa jambe. Il continue tout de même son commerce. « Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures et une fenêtre d'où je pouvais

---

1. Harrar, 20 février 1891.

2. Marseille, 13 juillet 1891.

surveiller mes balances au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins la jambe malade » (1).

Fin mars, inquiet des progrès de son mal, il prend la résolution de regagner rapidement la côte. « Dans l'impossibilité de faire un seul mouvement, souffrant des douleurs atroces et ne dormant jamais », il liquide « tout à perte », se fait confectionner « une civière couverte d'un rideau », loue seize nègres porteurs et franchit « en douze jours, les 300 kilomètres de désert qui séparent les monts du Harrar du port de Zeilah. Inutile de vous dire quelles souffrances j'ai subies en route. Je n'ai jamais pu faire un pas hors de ma civière ; mon genou gonflait à vue d'œil, et la douleur augmentait continuellement (2) ». A l'étape, « on étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait ; et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre ». Il atteint Zeilah. « Je ne m'y reposai que quatre heures : un vapeur partait pour Aden. Jeté sur le pont sur un matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière !) je dus souffrir trois jours de mer sans manger. A Aden, nouvelle descente en civière (3) » Il entre à l'hôpital européen. Le docteur anglais diagnostique une tumeur synovite du genou et parle d'amputation. Rimbaud est à présent squelettique et ne peut plus quitter la position horizontale ; « un pauvre infirme qu'il faut transporter très doucement (4) ». Il décide alors d'aller se faire soigner en France. Huit jours se passent à arrêter ses comptes. Enfin, il se fait porter sur un bateau de passage et débarque à Marseille « après treize jours de douleur. » Incapable de gagner les Ardennes dans cet état — sa jambe « est devenue à présent énorme et ressemble à une grosse citrouille (5) » — il est admis à l'hôpital de la Conception où, devant la gravité de son mal — un cancer de l'os — on l'ampute de la jambe. Sa mère est accourue auprès de lui, moralisante et intéressée. Après s'être assurée du résultat financier des dix ans de labeur

---

1. 3. Marseille, 15 juillet 1891.

2. 4. Aden, 30 avril 1891.

5. Marseille, 23 mai 1891.



de son fils, elle s'en retourne au plus vite vers ses champs qui la réclament.

\* \* \*

« Adieu mariage, adieu famille, adieu avenir ! Ma vie est passée. Je ne suis plus qu'un tronçon immobile (1) ». Quelle défaite dans ce cri de l'intrépide vagabond ! Le voici pire que ces « assis », à qui il décochait, jadis, les flèches de sa cruelle ironie ; un « assis » condamné à l'immobilité jusqu'à la mort. Quelle dérision ! Quel acharnement impitoyable du destin ! Bientôt, il se lève et essaie de déplacer son grand corps en s'aidant de béquilles. Il s'est fait faire une jambe mécanique ; son moignon sensible et affecté de névralgies ne peut l'endurer : « Eh bien, je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin. J'espère pouvoir retourner là où j'étais, j'y ai des amis de dix ans, qui auront pitié de moi, je trouverai chez eux du travail, je vivrai comme je pourrai. Je vivrai toujours là-bas, tandis qu'en France, hors vous, je n'ai ni amis, ni connaissances, ni personne. Et si je ne puis vous voir, je retournerai là-bas. En tous cas, il faut que j'y retourne. » Encore ses craintes enfantines à propos de son service militaire : « Si vous vous informez à son sujet, ne faites jamais savoir où je suis. *Je crains même qu'on ne prenne mon adresse à la poste. N'allez pas me trahir* (2). » Sa jambe est cicatrisée ; il ne tiendrait qu'à lui de sortir de l'hôpital. Or il peut à peine se mouvoir. « Je m'exerce sur des béquilles ; mais elles sont mauvaises. D'ailleurs, je suis long, ma jambe est coupée haut. L'équilibre est très difficile à tenir. Je fais quelques pas et je m'arrête, crainte de tomber et de m'estropier de nouveau. » Et toujours des recommandations sur le même sujet : « Il n'est pas bon que vous m'écriviez souvent et que mon nom soit remarqué aux postes de Roche et d'Attigny. C'est de là que vient le danger. Ici personne ne s'occuperait de moi. Ecrivez-moi le moins possible et seulement quand cela sera indispensable. Ne mettez pas Arthur, écrivez Rimbaud tout seul. Et dites-moi au plus tôt et au plus net ce que me veut l'autorité militaire, et, en

---

1. Marseille, 10 juillet 1891.

2. Marseille, 24 juin 1891.

cas de poursuite, quelle est la pénalité encourue. Alors, j'aurais vite fait de prendre le bateau (1) ».

Quelques jours se passent sans amélioration, au contraire : « Je ne dors jamais plus de deux heures par nuit. C'est cette insomnie qui me fait craindre que je n'aie encore quelque maladie à subir. Je pense avec terreur à mon autre jambe : c'est mon unique soutien au monde, à présent ! Quand cet abcès dans le genou a commencé au Harrar, cela a débuté ainsi, par quinze jours d'insomnie. Enfin, c'est peut-être mon destin de devenir cul-de-jatte ! A ce moment, je suppose que l'administration militaire me laisserait tranquille ! (2) » Vers la fin de juillet, dans une accalmie de ses souffrances et de ses angoisses, péniblement, il rejoint Roche, seul, sans autre aide aux changements de train que celui des hommes d'équipe. Voici « l'enfant prodigue » revenu au bercail, mais dans quel état ! Il grelotte dans l'été pluvieux qui l'y reçoit. Sa sœur Isabelle, qui n'avait que treize ans quand il quitta sa famille, entoure de ses plus tendres soins ce grand frère mystérieux, si accablé ; sans cesse, ses grands yeux, du même bleu que les siens, se tournent vers lui. L'usage d'une béquille lui étant encore trop pénible, Rimbaud se promène, dans une voiture attelée de la vieille jument de la ferme, se reprend peu à peu à l'espoir, songe même au mariage. Oh ! il ne « s'exposerait pas au dédain d'une fille de bourgeois ; il irait chercher dans un orphelinat une fille d'antécédents et d'éducation irréprochables, ou bien il épouserait une femme catholique de noblesse abyssine. (3) » Lui, si renfermé, il livre aux siens ses souvenirs de là-bas. « Parfois, il plaisantait, tournant en ridicule tout, le passé, le présent, l'avenir, les objets qui l'entouraient, les gens qu'il connaissait et lui-même ; et, de son lit, il avait alors le pouvoir de faire rire aux larmes son auditoire. (4) » Mais les douleurs le torturent de nouveau, le mal inexorable qui couvait se réveille, envahissant, gagne, peu à peu, son bras droit qui devient rigide. Ne pouvant plus sortir, il s'irrite contre tout, son entourage, son pays froid, sa destinée. Il ne dort plus malgré les calmants.

Un remède de bonne femme, de la tisane de pavots, lui pro-

---

1. Marseille, 29 juin 1891.

2. Marseille, 2 juillet 1891.

3. 4. Isabelle Rimbaud : *Reliques*.

cure, durant quelques jours, un répit de somnolence et de béatitude égarée : « La sensibilité cérébrale ou nerveuse étant surexcitée, en l'état de veille les effets opiacés du remède se continuèrent, procurant au malade des sensations atténuées presque agréables, extralucidant sa mémoire, provoquant chez lui l'impérieux besoin de confiance. Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges, allumés, au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de Barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets. Ainsi l'on sut que, là-bas, au Harrar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature, mais qu'il se félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de sa jeunesse parce que « c'était mal ». Alors aussi, aux moments de vue dans l'avenir, il commença à désigner ses légataires préférés. Sa voix attendrie, un peu lente, prenait des accents de pénétrante beauté ; il entremêlait souvent à son langage des locutions de style oriental et même des expressions empruntées aux langues étrangères d'Occident ; le tout très compréhensible et clair, et prenant dans sa bouche un charme singulièrement exquis (1) ». L'horreur de se sentir inguérissable, lui encore si plein de vie, provoque des crises de désespoir et de colère, alternant avec des attendrissements, des larmes. Il grelotte de plus en plus dans la maison familiale, au milieu de cette campagne surnommée « Terre-des-Loups ». Son démon déambulatoire l'assiège. Energiquement, il a résolu de retourner là-bas. D'abord, rejoindre Marseille où le chirurgien qui l'a opéré saura, mieux qu'un autre, le guérir. Ensuite, aller retrouver le pays de vie primitive au grand soleil, loin d'un pays où tout lui est maintenant étranger. Juste un mois après son arrivée, un matin, il repart, accompagné de sa sœur Isabelle, vigilante garde-malade et qui a une âme à sauver. Il manque son train, rebrousse chemin, rentre à la ferme. Alors, le désespoir, éclate encore dans le cœur de l'exilé volontaire, de l'impitoyable sans-patrie, devant toutes les rigueurs de son destin : « O mon Dieu ! dit-il à travers ses larmes, ne trouverai-je pas une pierre pour appuyer ma tête et une demeure pour y mourir ? Ah !

---

1. Isabelle Rimbaud : *op. cit.*

j'aimerais mieux ne pas m'en aller ! » C'est la première fois qu'il traduit son attachement à la terre natale. « Je voudrais revoir ici tous mes amis et leur distribuer ainsi qu'à vous ce que je possède. » Les siens cherchent à le retenir, promettent de le soigner, de ne plus le quitter : « Non, répond-il en repoussant ses larmes, il faut essayer de guérir ». Et il regagne la gare où, de son fauteuil, on le hisse dans un wagon. Il part sous un entassement d'oreillers et de coussins, secoué par les trépidations, en tenant à deux mains son moignon martyrisé : « Que je souffre ! que je souffre ! (1) », répète-t-il. Son regard erre, entre deux plaintes, sur cette campagne vibrante de la poésie de ses jeunes années. C'est dimanche, la trêve des labeurs, la joie des âmes. Les champs se repaissent de la riche lumière d'août. Deux jeunes mariés sont là, près de lui, qui se sourient. Image cruelle pour qui tout bonheur commun est refusé. Le soleil décline.

La capitale s'approche. A quelque « mâât perdu dans le soir charmé (2) » flotte une oriflamme : une candide fête de banlieue qui fredonne en passant. Un instant brille la Seine parée de ses rameurs, de ses voiles blanches. La gare de l'Est. Au fond d'un fiacre, sous une pluie d'orage, Rimbaud, le visage collé à la vitre, traverse Paris qui l'attira tant avant de le connaître. L'express de Marseille emporte le vagabond mutilé vers de nouvelles épreuves.

Reintégré dans une petite chambre de l'hôpital de la Conception, Rimbaud ne cesse de croire à sa guérison prochaine, tout au moins à une amélioration de son état. Sasœur, en dépit des lettres de sa mère l'engageant à revenir au plus vite en raison d'une intéressante proposition de mariage, nuit et jour, veille sur lui. Etrange mère, tout à fait détachée de ce malheureux fils qui lui ressemble tant ! Pâs de remèdes pour ce corps miné par un mal inexorable et usé par des fatigues surhumaines ! Rimbaud s'affaiblit de plus en plus ; souvent, il délire, ses grands yeux fixés sur des visions d'un autre monde. « Je ne demande plus qu'une chose, écrit Isabelle à sa mère, c'est qu'il fasse une bonne

---

1. Isabelle Rimbaud : *op. cit.*

2. A. Rimbaud : *Les Corbeaux*.

mort (1) ». Patiemment, elle attend qu'il cède. Mais Rimbaud blasphème encore, se débat contre ce mal seul capable de s'assurer une si belle proie. Il divague; Isabelle est aux écoutes. Son passé renaît dans ses plaintes. Son art? Son œuvre? Comme c'est loin! L'erreur de la vie d'un autre. « Ça ne pouvait pas durer, je serais devenu fou, et puis... c'était mal », répète-t-il à sa sœur qui redouble de zèle patient, avide de remplir sa mission. Le siège sera long. Elle propose la visite d'un aumônier. Trop tôt. Se souvient-il, l'intraitable volontaire? « Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante; gardien des aromates sacrés, confesseur, martyr... Je reconnais là ma sale éducation d'enfance (2) ». Rien ne l'oblige à céder. « Au dernier moment, j'attaquerais à droite, à gauche (3) ». La jeunesse non consumée se révolte sous les cheveux gris du moribond, emplît son âme ardente du désespoir de quitter la vie. « J'irai sous la terre et toi tu marcheras dans le soleil! (4) » reproche-t-il à sa sœur avec un jaloux sourire. Alors arrive la grande inquiétude. Devant tant de fraternelle insistance, Rimbaud cède et reçoit successivement la visite de deux prêtres, mais d'une façon si décourageante que ceux-ci n'insistent pas. « Dimanche matin, après la grand'messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance; l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser; et il a bien voulu! Quand le prêtre est sorti, il m'a dit, en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange: « Votre frère a la foi, mon enfant. Que nous disiez-vous donc? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité! »... Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, mais ne pleurait pas; il était sereinement triste, comme je ne l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il a voulu que j'approche tout près, il m'a dit: « Tu es du même sang que moi: crois-tu, dis, crois-tu? » J'ai répondu: « Je crois; d'autres plus savants que moi ont cru, croient; et puis je suis sûre à présent, j'ai la preuve, cela est! » Mais le terrible esprit du moribond est encore possédé d'un doute:

---

1. Marseille, 5 octobre 1891.

2. 3. A. Rimbaud: *La Saison en enfer*.

4. Marseille, 4 octobre 1891.



« Nous pouvons bien avoir la même âme, puisque nous avons un même sang. Tu crois, alors ? » Et j'ai répété : « Oui, je crois *il faut croire*. » Alors il m'a dit : « Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger : *il va revenir avec les sacrements*. Tu vas voir, on va apporter les cierges et les dentelles ; il faut mettre des linges blancs partout »... Depuis, il ne blasphème plus jamais, il appelle le Christ en croix, et il prie. Oui, il prie, lui !... Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continu : il dit des choses bizarres très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves, — pourtant ce n'est pas pas le même chose du tout que quand il avait la fièvre. On dirait, et je crois, qu'il le fait exprès. Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : « Il a donc encore perdu connaissance ? » Mais il a entendu et est devenu tout rouge ; il n'a plus rien dit, mais, la sœur partie, il m'a dit : On me croit fou, et toi, le crois-tu ? Non, je ne le crois pas, c'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui.

Quelquefois il demande aux médecins si eux voient les choses extraordinaires qu'il aperçoit et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions ; les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : « C'est singulier. » Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas. — Les médecins, d'ailleurs, ne viennent presque plus, parce qu'il pleure souvent en leur parlant, et cela les bouleverse. Il reconnaît tout le monde. Moi il m'appelle parfois Djami, mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve voulu ainsi ; au reste, il mêle tout et... avec art. Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane ; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée, nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés ; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir ? Pourquoi ne l'aidé-je pas à s'habiller ? Que dira-t-on si nous n'arrivons pas au jour dit ? On ne le croira plus sur parole, on n'aura plus confiance en lui ! Et il se met à pleurer en regrettant ma maladresse et ma négligence : car je suis toujours avec lui et c'est

moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs (1) ». Dans un grand apaisement mêlé de torpeur, le « voyant » renait avec toutes ses magies. Va-t-il se ressaisir et lutter encore ? Non : la tente est roulée, le nomade attend un signal pour reprendre la route. C'est alors qu'il dicta à sa sœur ces lignes adressées au directeur imaginaire d'une compagnie de navigation :

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service-ci dont je ne connais même pas le nom, mais en tout cas que ce soit le service d'Aphinar. Tous ces services sont là partout et moi, impotent, malheureux, je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela. Envoyez-moi donc le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé, donc je désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord...

C'était son départ pour l'ultime, l'infini voyage qu'il apprêtait. En effet, le lendemain 10 novembre 1891, la mort emportait à 37 ans ce corps déjà frappé par la foudre, ce foyer de prodigieuse ardeur, ce cerveau traversé de fulgurantes visions, ce génie de panique grandeur.

---

1. Marseille, 28 octobre 1891.

## VI

Le « cas » Rimbaud a fait son chemin. Il a suscité les plus âpres critiques et les admirations les plus passionnées. Si le débat n'est pas clos, c'est que, sur ce sujet, tout jugement inflexible s'égare. De figure d'outlaw, l'adolescent poète ardennais a pris figure de prophète. Sa légende de malgracieux, entretenue par la plupart de ses familiers, poètes et artistes dont les buts trop déterminés induisaient peu à le comprendre, s'est dissipée pour ne plus laisser voir que son œuvre tumultueuse, parfois obscure, mais étincelante d'extraordinaires gemmes.

Pour juger ce poète « maudit », il faut d'abord le mettre à sa place. Où le ranger ? Il est unique. Cherchez ce mélange de gouaille, de révolte, d'adoration, de blasphème, de négation, de pureté, ce délire de feu chez un poète de n'importe quel pays, dans une œuvre aussi brève, vous ne les trouverez point. Même pour ceux qui le repoussent, il reste un phénomène de précocité et de richesse sans exemple. Car comment ne pas être saisi par la force de conviction de cet inspiré qui, encore enfant, a dans la bouche le goût amer du vrai, qui se rebelle contre tout ce qui ne porte pas le sceau de l'absolu et dont l'impériorité n'a d'égale que la pénétration de la vision ? Tout de suite, il a perçu jusqu'où ira notre frénésie de « nouveau ». « Vous n'irez pas plus loin sans vous brûler ! » semble-t-il dire. On ne peut « honnêtement » le dépasser. Il a doté notre lyrisme d'un pouvoir inconnu et nous jouissons du bénéfice considérable qu'il a retiré de sa hardiesse avec les Muses. Tout est communion chez « ce mystique à l'état sauvage (1) », exprime, dans un verbe lié aux racines de notre langage, un état complet de soumission de l'objet qu'il capture, non du coup d'œil linéaire coutumier, mais par un enveloppement d'ondes qui, comme la lumière, frappe

---

1. Paul Claudel, *Préface aux Œuvres d'Arthur Rimbaud*.

l'objet de toutes parts. Pour Rimbaud, la poésie est partout. Tout est noble, puisque vivant, et par conséquent sujet de beauté. Aussi est-il à la fois séraphique et panique, direct et abstrait, précis et outré. Il est double. *Ange et démon*, a dit de lui le poète de *Sagesse* et de *Parallèlement*, c'est-à-dire complet. Ariel et Caliban mêlés. A l'encontre d'un Novalis qui, soumis à l'inclination optimiste d'un minnesinger, tenta, par le lien poétique, d'unir les plans les plus différents de l'activité humaine, Rimbaud, lui, avec son expérience paysanne, son sens de la réalité, son sans-gêne de faune crotté, se proposa, non d'ordonner l'univers à sa convenance, mais de le voir tel qu'il est. « A toi, Nature, je me rends ! » (1) s'est-il écrié, découvrant son credo. Sachant que tout y est conflit saignant et qui crève les yeux, il en dénonce l'organisation antinomique. Soumis à l'opposition des entités, lui-même sera un combattant résolu. Au seuil de la vie consciente, une horreur congénitale de la convention le dresse contre l'usage qui lui semble mortel, et lui fait prendre la contrepartie de tout ce qu'il voit, entend, sûr d'y trouver avantage. Son grand effort est de se libérer des vieilles défroques des rhétoriques, pour apparaître nu comme le verbe à son aurore. « Une source perdue qui ressort d'un sol saturé » l'a figuré Paul Claudel. Sa forme est l'anti-forme et sa poésie une faim de corps et d'esprit conjugués. C'est pourquoi on ne peut l'entendre ainsi que nous avons coutume d'entendre les poètes. Il ne plastronne ni ne chanté avec la sorte de vanité de nos ténors coutumiers. D'ailleurs, il n'a pas de public ; il chante ou s'irrite pour lui seul. Il est lui, incurablement lui, et se traite sans pitié. Tout le contraire de Narcisse. C'est peut-être d'avoir offert cette nouvelle attitude du poète qu'on l'a jugé scandaleux. Sa gloire se limite à l'unique satisfaction d'avoir voracement épuisé son sujet. Cette gloire si stricte, il l'a même repoussée. On a blâmé son orgueil et son mépris ; or, n'est-ce pas précisément à eux qu'il doit l'audace de dépasser les limites du convenu et cette magnifique poussée en avant ? Il ne crée pas de toutes pièces : il transpose ce qu'il voit et, par la franchise de son acte, il délivre, agrandit, féconde. Ne cherchons pas l'humain en lui : il a l'égoïsme sacré de la

---

1. Patience.

Nature. Uniquement soumis à celle-ci, il s'insurge contre la sottise de ses semblables en qui il ne voit que des esclaves qui tranchent chaque jour les liens qui les attachent aux puissances qui les nourrissent le mieux. Cris d'entrailles, traits cinglants de la satire, prophéties, neuves éthiques, se mêlent dans son œuvre en kaléidoscopes suggestifs, rehaussés par les couleurs de sa palette brûlante. En outre, quelles richesses découvrir en profondeur son regard qui atteint à la voyance :

Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir. (1)

La raison se tient coite dans son impuissance d'analyser une œuvre qui ose tout dans la pensée et dans la forme et dont le lyrisme est une ardeur constante, dyonisienne, un appétit de liberté qui va jusqu'au délire. Enfin, dans ce don unique de s'identifier avec l'objet, Rimbaud apparaît comme dévoré de l'ultime désir du Saint-Antoine de Flaubert : être la matière ! une matière qui, chez lui, devient esprit.

« C'est à coups de tonnerre et de feux d'artifices qu'il faut parler aux sens flasques et endormis » enseigne Zarathoustra. Rimbaud, avant Nietzsche, avait entendu cet ordre brutal ; c'est pourquoi le souffle de la poésie vivante avec ses orages s'est engouffré sur les pas de l'adolescent prodigieux.

\* \* \*

Dans la vie comme dans l'art, il ira jusqu'au bout. Le mépris que lui inspire notre société avec ses mensonges, ses esclavages, ses lâchetés — telle, enfin, que nous l'avons faite — le pousse à s'en évader. Le révolté a pris la place du poète vaincu par l'incompréhension de ceux à qui il s'adresse. Et voici qu'aux images singulièrement hatives de « vélocipédiste assassin » et de « crapaud pustuleux » que lui infligèrent des esprits aussi éminents que Léon Bloy et Remy de Gourmont, on commence à substituer la physionomie ardente et noblement tourmentée d'un des plus grands aventuriers de l'Idéal. Il fait figure de monstre ? Soit. Mais n'est-ce pas parce que nos usages nous incitent à adresser

---

1. *Bateau-ivre.*



nos faveurs à ce qui nous est surtout complaisant ? Que pouvait-on attendre cependant de plus logique que cette destinée ? Mille vies dévorait, bouillonnantes et fécondes, l'ambitieux qui, à seize ans, dans un transport de justice, se voyait traversant le monde,

Où, lentement vainqueur, il domptera les choses

(C'est-à-dire les forces qui s'opposent à la réelle fraternité des hommes).

Et montera sur Tout comme sur un cheval (1).

Or, cette victoire, qu'il ne devait remporter que sur lui-même, ne pouvait le mener qu'au dernier cercle de l'enfer auquel, par détresse, il s'était voué. Est-ce là le principal attrait de sa prométhéenne séduction ? Il réside aussi dans ce que cet adolescent, riche de toutes les maturités de l'esprit, a exprimé plus profondément que qui que ce soit la vérité de notre jeunesse et atteint le plus haut point de notre feu. Il réside encore et peut être davantage dans ce qu'en cherchant coléreusement Dieu, il a traduit à quel état d'exaspération en était arrivée notre inquiétude. « Ma sagesse est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon néant auprès de la stupeur qui vous attend (2) ? » Cette constatation âprement narquoise est celle qui angoisse notre temps et peut être angoissera encore plus celui qui le suivra. Nous en sommes arrivés à cette « stupeur », à l'instant où toute créature digne de ce nom se demande de quoi demain sera fait. Harmonie ou catastrophe ? Quand une génération a été vouée à l'idolâtrie de l'homme, puis martyrisée dans sa chair, trompée dans ses plus fières espérances, quand elle a vu aussi cruellement le fond des choses, quoi de plus naturel que, devant le formidable ébranlement qui a découvert les assises précaires de notre orgueilleuse civilisation, elle se tourne vers le pionnier, plus encore que vers le poète, qui la précéda dans la voie de ses épreuves et qu'elle cherche, à travers lui, un remède à son désespoir irrité ?

1. *Le Forgeron.*

2. *Illuminations : Vie.*

« Je vois que mes malaises viennent de ne pas m'être figuré assez tôt que nous sommes à l'Occident (1) » remarque Rimbaud aimanté par le pôle de notre vie morale. Ce tourment pose, au point de vue de notre salut, un problème de plus en plus important. A s'en tenir à sa correspondance avec les siens, dénuée de tout souci spirituel, on pourrait croire que l'avidie chercheur n'a pas trouvé, dans cette « connaissance de l'Est », l'apaisement attendu. Malgré son mutisme sur ce point, la volonté qu'il manifesta à ses dernières heures de repartir en Orient pour y mourir, semble prouver qu'il n'avait pas renoncé à y découvrir « le lieu » où il lui serait « loisible de posséder la vérité dans une âme et dans un corps. » Mais, cet Orient qui l'attirait, est-ce la Mecque, la terre du Christ, le Pamir originel ? Cependant aucune hantise avouée de ces lieux ne le poursuivra pendant les dix années de désert où sa vie s'est si discrètement retirée. Alors, en vertu de ce silence, faut-il se rendre à la facile opinion de ceux qui ne voient dans le mystère de son exil que la basse passion du lucre ?

Où déjà tant de commentateurs pusillanimes, intéressés ou outragés ergotent, un des plus hauts parmi les très rares esprits libres de notre époque, le lucide et hardi philosophe esthéticien Jules de Gaultier émet cet avis profond (2) : « Non Rimbaud n'était pas allé au Harrar pour y faire fortune, *pour y dérober*, fut-ce dans le but d'enrichir les siens. C'est là la parade des motifs, le boniment devant le mystère, devant l'autre de ténèbres d'où les actes se ruent droit vers leur but au mépris des masques dont les hommes les couvrent. Ce qui pousse Rimbaud au désert : c'est l'horreur secrète de la vie sociale, l'horreur de vivre parmi des hommes avec qui il a tenté une fois de s'entendre dans la langue d'Orphée, mais dont la sensibilité façonnée et domestiquée par ces mots arides et dépouillés qui composent leur langage ordinaire, ne réserve à la sienne que des blessures, *des blessures qu'il est prêt à rendre*. Rimbaud est *différent* et tous ceux qui participent de quelque façon à cette différence avec le type social, par où ils sont incapables de ressentir quelque joie de ce que les autres hommes tiennent pour le bonheur, soit de la considération qu'attirent la

---

1. *Une Saison en Enfer.*

2. *La Vie mystique de la Nature.*

fortune ou la position, soit des distinctions, des titres et des honneurs que la société octroie comme des faveurs, tous ceux-là comprendront l'exil que la différence implique. Or, il y eut dans le *grand soi* (1) de Rimbaud, une sagesse admirable qui lui persuada de consacrer, par des décisions volontaires, l'ostracisme auquel l'avait voué le fait de différence. Conseillé ou contraint par son *grand soi*, il a fui la vie sociale dans le lyrisme d'abord, ensuite, au désert africain, pour éviter des blessures, ou pour ne pas en faire, — pour se soustraire peut-être au « bonheur du couteau ». Et ceci le montre bien entier dans sa nature, déterminé dans son action, c'est-à-dire pareil à ce que toujours il fut. Aussi, est-on peu porté à admettre que celui qui prit part sans relâche à « ce combat spirituel aussi brutal que la bataille d'hommes (2) » en soit sorti vaincu.

1. *Le grand soi* qui décide des actes suivant le Zarathoustra de Nietzsche : J. de G.

2. *Une Saison en Enfer*.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Une Saison en Enfer*, prose. Bruxelles, Alliance typographique, Poot et Cie, 1873, in-18.
- Les Illuminations*, proses, publiées par Paul Verlaine. Edition de *La Vogue*. Paris, 1886, in-18.
- Le Reliquaire*, vers et prose, préface de Rodolphe Darzens. Paris, Genonceaux, 1891, in-12.
- Les Illuminations, Une Saison en Enfer*, préface de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1892, in-18.
- Poésies complètes*, préface et deux croquis de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1895, in-12.
- Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud : Poésies, 1869-1872. Les Illuminations et Autres Illuminations, 1872-1873. Une Saison en Enfer, 1873*. Portrait de Rimbaud par Fantin-Latour. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18.
- Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Egypte, Arabie, Ethiopie, avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon. Facsimile d'une lettre de Ménélick à Rimbaud*. Paris, Soc. du Mercure de France 1899, in-18.
- Les Illuminations*. Paris, Mercure de France, 1914, in-12.
- Une Saison en Enfer*. Paris, Mercure de France, 1914, in-12.
- Une Saison en Enfer*. Paris, impr. de Pichon, 1914, in-fol. (Edition commémorative).
- Œuvres de Arthur Rimbaud*, vers et proses, revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. Poèmes retrouvés. Préface de Paul Claudel. Paris, Mercure de France, 1916, in-12.
- Les Mains de Jeanne-Marie*, avec une notice de Paterne Berrichon. Paris, Au Sans Pareil, 1919, in-8.
- Premiers vers*, un vol., *Les Illuminations*, un vol., *Une Saison en Enfer*, un vol. Editions de la Banderolle. Paris, 1923.

*Un cœur sous une soutane*, intimités d'un séminariste. — Paris, R. Davis, 1924, in-18.

*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, avec un bois de J. L. Perrichon, d'après Fantin-Latour. Argenteuil, impr. Coulouma. Paris, *Le Livre*, 9, rue Coëtlogon, 1925.

---



ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 26 NOVEMBRE 1927  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE JOUVE ET C<sup>ie</sup>  
POUR LE COMPTE DE  
LA NOUVELLE REVUE CRITIQUE  
PARIS





# COLLECTION

# ESSAIS CRITIQUES

1<sup>er</sup> Cycle. — 14 Volumes

|                                     |                                              |      |
|-------------------------------------|----------------------------------------------|------|
| 1. Edouard MAYNIAL                  | Flaubert et son milieu . . . . .             | 12 » |
| 2. Pierre LASSERRE                  | Des romantiques à nous . . . . .             | 12 » |
| 3. André THÉRIVE                    | Du siècle romantique. . . . .                | 12 » |
| 4. Gonzague TRUC                    | Les idées vivent. . . . .                    | 12 » |
| 5. Ernest SEILLIÈRE, de l'Institut, | Les Goncourt moralistes . . . . .            | 12 » |
| ** Fortunat STROWSKI, de l'Institut | Explication du Théâtre de ce temps . . . . . | 12 » |
| ** Raymond de la TAILHÈDE           | Charles Maurras . . . . .                    | 12 » |
| ** Albert THIBAUDET                 | Physiologie de la Critique . . . . .         | 12 » |
| ** Gaston RAGEOT                    | Prises de Vues . . . . .                     | 12 » |
| ** Georges LE CARDONNEL             | Vingt ans de Lectures . . . . .              | 12 » |
| ** Jacques BOULENGER                | Le Touriste Littéraire . . . . .             | 12 » |
| ** Emile HENRIOT                    | Esquisses et Notes de lecture . . . . .      | 12 » |
| ** Alfred POIZAT                    | Du Classicisme au Symbolisme. . . . .        | 12 » |
| ** Maurice MARTIN DU GARD           | Paysages littéraires. . . . .                | 12 » |

## CONDITIONS DE VENTE

|                                             |        |
|---------------------------------------------|--------|
| L'exemplaire, sur papier ordinaire. . . . . | 12 fr. |
| L'exemplaire, sur alfa spécial. . . . .     | 16 fr. |

## EN SOUSCRIPTION

NOTA. — *Le titre Flaubert et son milieu n'existant pas sur alfa et les titres Des Romantiques à Nous et Du Siècle Romantique étant épuisés sur ce papier, les souscriptions sur alfa partent à ce jour du titre n° 4. A l'épuisement de ce titre, les souscriptions partiront du n° 5 et ainsi de suite en chevauchant sur le cycle suivant.*

|                                               |         |
|-----------------------------------------------|---------|
| Les 13 volumes, sur alfa . . . . .            | 180 fr. |
| Les 14 volumes, sur papier ordinaire. . . . . | 150 fr. |















841.89 R57Z S9



a39001



008004825b

76323



## COLLECTION CRITIQUE

---

### NOUVELLE SÉRIE

#### Célébrités Contemporaines (*1<sup>re</sup> Série*)

(12 volumes)

Arthur RIMBAUD, par Henri Strentz . . . . . 6 fr.

#### A PARAÎTRE

Marceline DESBORDES-VALMORE, par Stefan Zweig.

Jean MOREAS, par René Georgin.

Ernest RENAN, par Alfred Chabaud.

Jules MICHELET, par Alfred Chabaud.

Marcel PRÉVOST, par René Jolivet.

Paul VALÉRY, par Pierre Guéguen.

Georges DUHAMEL, par Pierre Humbourg.

Jules ROMAINS, par Jean Guirec.

Stéphane MALLARMÉ, par Maxime Revon.

Maurice MAETERLINCK.

J. et E. de GONCOURT.

---

---

## COLLECTION " ESSAIS CRITIQUES "

---

### DERNIER PARU

## LES GONCOURT MORALISTES

par Ernest SEILLIÈRE, de l'Institut

Un volume in-16..... 12 fr.

Catalogues franco sur demande



SO-BPX-206

